

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE FANTOME AMOU- REUX

QUINAULT

Tragi-comédie — 1657

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

FABRICE	111 rép.	JACINTE	35 rép.
CARLOS	87 rép.	CLARINE	23 rép.
ISABELLE	80 rép.	VALÈRE	11 rép.
Duc	73 rép.	LICASTE	2 rép.
CLIMÈNE	68 rép.	CELIN	1 rép.
ALPHONSE	66 rép.		

Personnages muets & suite : FERDINAND, GARDES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	26
ACTE III	49
ACTE IV	67
ACTE V	88

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Carlos, Clarine, dans une rue.

CARLOS

La sais-tu bien Clarine ? Ô Ciel ! Est-il possible
Qu'Isabelle pour moi cesse d'être insensible ,
Et que cette Beauté ressente en ma faveur
Le feu que ses beaux yeux ont fait naître en mon coeur ?

CLARINE

Je vous le dis encore; oui, votre amour la touche ;
C'est une vérité que j'ai su de sa bouche.

5

CARLOS

Je suis fort étonné d'un succès si charmant.

CLARINE

Moi, je m'étonne fort de votre étonnement.
Seigneur, à vos plaisirs ne mettez point d'obstacle ;
Voir changer une fille, est-ce un si grand miracle ?
Nous avons une pente à changer, tour-à-tour.
Soit ou l'amour en haine, ou la haine en amour ;

10

Et lorsque notre haine, ou notre amour se change,
Un effet si commun doit peu sembler étrange :
Isabelle est d'un âge à ressentir l'effet 15
Et du feu qu'elle allume, et du mal qu'elle fait :
La fin de ses froideurs ne vous doit pas surprendre,
Qui donne de l'amour peut aisément en prendre,
Et lorsqu'un jeune cœur n'a jamais rien aimé ,
Au premier feu qui brille il s'en trouve enflammé. 20
Ma maîtresse est sensible autant qu'elle est belle ;
Et vous serez heureux si vous êtes fidèle.

CARLOS

Mais viens-tu par son ordre.

CLARINE

À m'expliquer sans fard
Elle m'a commandé de parler de ma part ; 25
Mais votre honnêteté m'oblige à vous tout dire,
C'est par son ordre exprès que je viens vous instruire
Je vous ai découvert un important secret
Mais, pour en profiter, il faut être discret :
Pour bien savoir aimer, il faut savoir se taire. 30

CARLOS

Je pourrai dire, au moins, mon bonheur à son frère,
Notre amitié l'oblige à me favoriser.
Et je me ferais tort de lui rien déguiser.

CLARINE

Ah ! C'est ce que surtout ma maîtresse redoute ?
Loin de l'en avertir, craignez qu'il ne s'en doute ! 35

Ignorez-vous encor que son père inhumain
Ne lui permettra pas de vous donner la main :
Qu'il veut, pour soutenir l'éclat de sa famille
Favoriser son fils aux dépens de sa fille,
Et, comme il se pratique aujourd'hui fort souvent,
Destine à l'un ses biens, et pour l'autre un couvent.

40

CARLOS

Je sais qu'à ce dessein son père se prépare ;
Mais s'il est inhumain, son frère eu moins barbares
L'amitié nous unit par de si beaux liens,
Que dans mes intérêts il confondra les siens.

45

CLARINE

Sachez, si j'ose ici parler avec franchise,
Qu'il n'est point de liens que l'intérêt ne brise ;
Que l'on garde toujours son bien mieux que sa foi,
Et qu'il n'est point d'ami qu'on aime plus que soi :
Ne recevez personne en votre confidence,
Le péril suit toujours le trop de confiance :
Moins un bien est connu, plus il doit être doux ;
Enfin, que vos secrets ne soient sus que de vous,
Ma maîtresse le veut.

50

CARLOS

Ah ! C'est assez Clarine
Il n'est plus de raison qu'à présent j'examine,
Il faut que j'obéisse avec aveuglement,
Et que le nom d'ami cède à celui d'amant ;
Mais verrai-je ce soir notre belle maîtresse.

55

CLARINE

Monsieur, il est bien tard.

60

CARLOS

Je connais ton adresse,
Et tu sais...

CLARINE

Oui ; je sais vos libéralités,
Je m'en vais l'avertir, comme vous souhaitez.
Et je viendrai bientôt, si vous voulez m'attendre,
Ou vous faire monter, ou la faire descendre.

65

CARLOS

Qu'il est doux d'attendrir un cœur fier et cruel !
Que l'amour est charmant, quand il est mutuel,
Et qu'un captif ressent de charmes dans ses peines,
Quand la main qui le dompte aide à porter les chaînes :
Un bien acquis sans peine est peu délicieux ;
Et plus il a coûté, plus il est précieux :
Malgré l'obscurité dont l'horizon se couvre,
Je discerne aisément que cette porte s'ouvre,
C'est sans doute Isabelle, il se faut avancer.

70

75

SCÈNE II

Carlos, Fabrice.

CARLOS

Mon bonheur est plus grand que je n'osais penser,

Je ne puis vous marquer , quelque effort que j'emploie.
Toute ma passion avec toute ma joie.

FABRICE

De grâce, cher ami, laissons les compliments,
Je suis persuadé de tes bons sentiments.

80

CARLOS (*à part*)

Dieu ! Que je suis confus ! C'est son frère Fabrice.

FABRICE

Tu sais donc à quel point le destin m'est propice,
Mon hymen est conclu ; l'on vient de l'arrêter,
Et sans doute, tu viens pour m'en féliciter.

CARLOS

Ami...

85

FABRICE

Je suis certain que c'est ce qui t'amène.

CARLOS (*à part*)

Qu'il est ingénieux à me tirer de peine.

FABRICE

Tu viens pour prendre part à mon ravissement.

CARLOS

Tu me ferais grand tort d'en juger autrement.

FABRICE

Apprends que nos désirs étaient d'intelligence :
J'allais pour t'en porter l'avis en diligence,
J'ai cru que mon bonheur ne t'était pas connu,
Et je n'attendais pas de me voir prévenu.
À ta rare amitié je suis trop redevable.

90

CARLOS

Je ne sais rien pour toi qui soit considérable,
Mon intérêt m'amène en ce lieu seulement,
Et tu ne m'en dois faire aucun remerciement.

95

FABRICE

Comment ! Quel intérêt en ce lieu t'a fait rendre ?

CARLOS

Celui qu'en tes plaisirs l'amitié me fait prendre ;
Entre deux vrais amis tout doit être commun,
La joie en touche deux alors qu'elle en touche un :
Sache, quand je prend part dans ton bonheur extrême,
Qu'au lieu de t'obliger, je m'oblige moi-même,
Et du soin que je prend je suis si bine payé,
Que je n'ai pas besoin d'être remercié.

100

105

FABRICE

Sache aussi quand le sort me fait quelque avantage,
Que Carlos le redouble, alors qu'il le partage,
Et qu'il diminuerait si tu n'y prenais part,
Mais de notre maison qui peut sortir si tard ?

SCÈNE III

Clarine, Fabrice, Carlos.

CLARINE *(s'adressant à Fabrice, croyant parler à Carlos)*

Entrez, entrez, Seigneur, ma maîtresse Isabelle
Vous attend en sa chambre, et veut...

110

FABRICE

Quoi, Que veut-elle ?

CLARINE *(à part)*

Ô malheur ! C'est Fabrice ! Il faut dissimuler.

FABRICE

Que veut-elle ? Achevez.

CLARINE

Elle veut vous parler
Et vous marquer la joie où l'amitié l'engage
Sur la conclusion de votre mariage.

115

FABRICE

Je connais sa tendresse, et je sais mon devoir;
Je vais, avec Carlos, lui donner le bonsoir.

SCÈNE IV

Climène, Jacinte, Carlos, Fabrice.

CLIMÈNE *(sortant de son logis)*

Cette voix que j'entends est celle de Fabrice,
Je ne pouvais sortir dans un temps plus propice.

120

CARLOS

J'y consens de bon coeur : allons-y de ce pas,
Tes désirs sont les miens ; tu dois n'en douter pas.

FABRICE

Entrons...

CARLOS *(à part)*

Que ce succès favorise ma flamme.

125

FABRICE *(arrêté par Climène)*

Mais, qui vient m'arrêter ? Ô Ciel c'est une femme,
C'est à moi qu'elle en veut, demeure.

(À part.)

CARLOS

Je t'attends,
Voici, pour mon amour, un nouveau contre-temps.

FABRICE

D'où vient qu'elle s'éloigne, avant que je m'avance.

130

CARLOS

Elle te veut parler, sans doute, en confidence.

FABRICE

Dans l'espoir que c'est moi que vous venez chercher,
Ne vous offensez pas, si j'ose m'approcher.
J'ai le coeur assez bon, et l'âme assez civile
Pour m'estimer heureux, si je vous suis utile. 135
Pour m'engager, Madame, à l'offre que je sais
D'employer tous mes soins au gré de vos souhaits.
Il faut que du Ciel vous ayez l'avantage
D'être de ce beau sexe à qui tout doit hommage.
Si je puis, toutefois sans importunité 140
Apprendre votre nom, et votre qualité,
Vous accroîtrez mon zèle, en me tirant de peine/

CLIMÈNE

Sors d'erreur, cher Fabrice, et reconnais Climène.

FABRICE

Climène, ma maîtresse ! Est-il croyable ? Ô Cieux !
Quel sort t'a pu conduire à telle heure en ces lieux, 145
Tu redoubles ma crainte et mon inquiétude,
Plus ta voix m'éclaircit, plus j'ai d'incertitude,
Loin de sortir d'erreur, j'entre en de nouveaux soins,
Et j'étais plus heureux, lorsque j'en savais moins ;
Quel dessein est le tien ? Je ne le puis comprendre ! 150

CLIMÈNE

Laisse-moi donc parler ; je m'en vais te t'apprendre.

Je ne te dirai point combien dans un moment
L'on m'a donné de joie et de ravissement,
Lorsqu'on m'a fait savoir que dans cette journée
Nos parents ont enfin conclu notre hyménée.
Mon amour dont tu dois garder le souvenir,
Doit m'exempter du soin de t'en entretenir,
Et m'oblige à te faire un récit véritable
Beaucoup plus important et bien moins agréable.

155

FABRICE

Quoi, qui peut maintenant troubler notre heureux sort,
Lorsque ainsi que nos cours nos parents sont d'accord.

160

CLIMÈNE

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Amour s'accoutume
À mêler ses douceurs de beaucoup d'amertume,
Ceux qu'il flatte d'abord sont heureux rarement,
Sa malice est égale à son aveuglement,
Et, comme la Fortune, il a pris l'habitude
De n'avoir de certain que son incertitude :
C'est une vérité qu'en cet événement,
Tu ne vas concevoir que trop sensiblement :
Un jour, le plus funeste entre ceux de ma vie,
Où mon père accablé d'âge et de maladie,
Reçut le triste honneur de te voir visité
Par le Duc de Ferrare, en cette extrémité,
Ce Prince me connut, et crut voir quelques charmes
Sur mon visage pâle et tout couvert de larmes,
Mes yeux plurent aux siens, pour nos communs malheurs,
Et sa flamme naquit des sources de mes pleurs.

165

170

175

FABRICE

Ah ! Climène, je crains...

CLIMÈNE

Cette crainte m'offense,
 Mon âme, toute entière, était en ta puissance, 180
 Je te l'avais donnée, et cette passion
 N'a jamais excité que mon aversion :
 Si j'ai caché ce feu, tu ne dois point t'en plaindre,
 Avant qu'il fut connu, j'espérais de l'éteindre,
 Et j'aurais peine encore à te le révéler, 185
 Si ton propre intérêt ne me faisait parler :
 Sur le bruit qui s'épand de notre mariage,
 La passion du Duc s'est convertie en rage,
 Il m'est venu trouver dans son premier transport,
 M'a juré que mon choix est l'arrêt de ta mort, 190
 Que l'amour l'empêchant de me punir moi-même,
 Qu'il croira faire plus en perdant ce que j'aime,
 Et que pour me punir avec plus de rigueur,
 Il ira me chercher jusqu'au fond de ton coeur ;
 Enfin , connaissant bien que son unique envie 195
 Est d'attaquer mes jours en attaquant ta vie,
 Conduite par l'amour, et plus par la terreur,
 Je viens te conjurer d'éviter sa fureur ;
 Fuis d'ici, quelque soin pour moi qui t'y retienne,
 Et pour sauver ma vie, enfin, sauve la tienne. 200

FABRICE

Ce discours est cruel, autant qu'il paraît doux,
 Quoi vous me conseillez de m'éloigner de vous,
 Je saurais mal aimer si je pouvais m'en taire :
 Dites tout, avouez que votre amour s'altère,

Que mon reste d'espoir se doit évanouir, 205
Et que les feux du Duc ont su vous éblouir ;
Je vois bien que ma flamme ici vous importune,
Que vous quittez l'amour pour suivre la fortune,
Et qu'avec tous ses fers Fabrice infortuné
Plaît moins à vos beaux yeux qu'un captif couronné ; 210
Je n'accuserai point cette rigueur insigne,
Vous me privez d'un bien dont je n'étais pas digne,
Et recevant un sceptre offert à vos beautés,
Vous obtenez bien moins que vous ne méritez !
Régnez ; rien n'est honteux pour prendre un diadème ; 215
Et comme je vous aime encor plus que moi-même,
Je tiendrai dans ma mort, mon destin assez beau,
Si je vous laisse au trône, en entrant au tombeau.

CLIMÈNE

Peux-tu m'aimer Fabrice, et le pourrai-je croire,
Quand tu ne me crois pas digne de cette gloire, 220
Et quand, par des soupçons que tu devrais bannir,
De mon fidèle amour tu perds le souvenir.
Peux-tu bien ignorer, avec quelque justice,
Que j'aime beaucoup moins un sceptre que Fabrice,
Et trouve plus de joie, en partageant tes fers, 225
À régner sur ton coeur, qu'à régir l'Univers.

FABRICE

Ah ! Climène il suffit, mon âme qui t'adore,
Quand tu l'abuserais te voudrait croire encore,
Et quoi que le mensonge ait de noir et de bas,
En sortant de ta bouche, il aurait des appas ; 230
Mais d'où vient, quand pour moi tu fuis une couronne,
Que tu veux que je parte, et que je t'abandonne ?
Quoi ! Je te laisserais au pouvoir d'un rival,

Non, ce cruel remède eu pire que le mal :
Souffre mon désespoir, ou souffre ma présence,
Qu’importe qui me tue, ou le Duc, ou l’absence.

235

CLIMÈNE

Il faut de deux périls songer au plus pressant,
Ici ta perte est sûre, et tu peux vivre absent,
Songe gu’à quelque peine où notre amour te livre,
Tu ne saurais mourir sans m’empêcher de vivre,
Qu’avecque tes destins mes jours seront finis;
Qu’au cercueil, par la mort, nous serons réunis ;
Qu’où je ne te vois pas, je ne vois point de charmes,
Et si tu ne m’en crois, du moins, crois-en mes larmes.

240

FABRICE

N’accrois point mes ennuis avecque tes douleurs,
Tout mon sang ne vaut pas le moindre de tes pleurs,
Et les maux dont je sens mon âme menacée
Sont déjà trop payés d’une larme versée.

245

CLIMÈNE

Quitte ces vains discours, et consens à partir ?

FABRICE

Hé bien ! Hé bien ! Climène, il y faut consentir.

250

CLIMÈNE

J’ai lieu d’être affligée autant que satisfaite,
Je crains plus ton départ, que je ne le souhaite ;
Et je t’arrêteraï, je t’en donne ma foi ,
Si je le pouvais faire et n’exposer que moi :

Séparons-nous : mais quoi, cette image funeste
Me dérobe déjà la force qui me reste.
Épargne-moi de grâce, en partant de ce lieu,
Le danger de mourir en te disant adieu.

255

FABRICE

Climène ; elle me fuit : ô destin déplorable !

SCÈNE V

Carlos, Fabrice.

CARLOS

Ami, console-toi.

260

FABRICE

Je suis inconsolable,
Il saut mourir, Carlos, puisqu'il faut m'absenter.

CARLOS

Tu seras plus heureux, si tu veux m'écouter,
Tu ne partiras point, et tu verras Climène,
Tous les jours sans péril, sans témoins et sans peine.

265

FABRICE

Me vouloir abuser, c'est mal me secourir,
C'est irriter mon mal, et non pas le guérir,
On ne peut trouver l'art de me rendre invisible.

CARLOS

Bien donc, crois que pour toi je ferai l'impossible,
 Souffre que je te parle ; et dedans un moment 270
 Tu perdras ta douleur et ton étonnement :
 Tu sais depuis quel temps l'Italie affligée,
 Entre deux factions se trouve partagée,
 Dont en chaque cité les partisans mutins
 Se nomment hautement Guelphes et Gibelins ; 275
 Souviens-toi que mon père, et celui de Climène
 Prirent, pour ce sujet, une immortelle haine,
 Et que, par leur crédit et leur condition
 Chacun d'eux se rendit chef d'une faction :
 Le Duc l'ayant appris, et redoutant l'issue 280
 De cette inimitié, si fortement conçue,
 Il les fit arrêter avec quelque raison,
 Laisant à chacun d'eux son logis pour prison.
 Mon père qui voyait sa prétention vaine,
 Sachant que sa maison de l'autre était prochaine 285
 Eut recours à l'adresse, et se crut tout permis
 Pour perdre le plus grand de tous ses ennemis ;
 Et lors, pour avancer en secret sa ruine,
 Jusques sous son jardin fit creuser une mine ;
 Déjà même elle était achevée à-peu-près, 290
 Lorsqu'il tomba malade, et mourut tôt après :
 Je fus, comme tu sais, par le droit de naissance,
 Héritier de ses biens, et non de sa vengeance :
 Et quand je haïrais Climène dans ce jour.
 Je voudrais immoler ma haine à ton amour, 295
 En ouvrant cette mine avec un peu d'adresse,
 Tu peux, sans qu'on te voie, entrer chez ta maîtresse,
 Et pour l'exécuter en toute sûreté
 Nous ferons croire à tous que tu t'es absenté.

FABRICE

Que ne te dois-je point ? Quelle reconnaissance...

300

CARLOS

De tes remerciements mon amitié s'offense,
Je m'en vais chez le Duc faire ma coeur exprès,
Pour savoir ses desseins touchant tes intérêts :
Entre dans mon logis.

FABRICE

Ne te mets point en peine.
Je vais, de cet avis faire part à Climène ;
Mais qu'est-ce que j'entends ?

305

SCÈNE VI

Le Duc, Valère, Fabrice, Jacinte, Gardes.

(Valère frappe à la porte du logis de Climène.)

LE DUC

Faites ce que j'ai dit.

FABRICE

C'est le Duc, la fureur me rend tout interdit.

LE DUC

Quelque horreur que Climène ait montré pour ma flamme,
Quelque reste d'espoir flette encore mon âme,

310

J'ai gagné la suivante, et le viens de savoir
Qu'elle veut m'introduire en sa chambre ce soir,
On ouvre, est-ce Jacinte ?

JACINTE (*sortant de chez Climène*)

Oui ; tout nous est propice, 315
Ma maîtresse se trompe, et vous prend pour Fabrice,
Elle m'a commandé d'ouvrir sans différer,
Et son ordre m'excuse, en vous laissant entrer,
Ne perdez point de temps : mais je l'entends descendre,
Ne parlez pas ; sans doute, elle se va méprendre. 320

FABRICE

Il faut nous éclaircir, approchons doucement.

SCÈNE VII

Le Duc, Climène, Fabrice, Jacinte, Valère, Gardes.

CLIMÈNE (*s'adressant au Duc, et croyant parler à Fabrice*)

Que peux-tu souhaiter ? Où viens-tu, cher amant.

FABRICE (*à part*)

Amant ! Qu'entends-je, ô Ciel ?

CLIMÈNE

J'ai sujet de me plaindre,
À ma prière un soir ne peux-tu te contraindre, 325
Je t'accuse pourtant, et je veux présumer
Que l'on se contraint mal, quand on sait bien aimer,

Et ne veux pas nier que mon âme charmée
Ne peut se plaindre ici que d'être trop aimée.

(à part)

FABRICE (à part)

Le puis-je croire, ô Ciel, suis-je point enchanté ?

330

CLIMÈNE

Tu ne saurais douter de cette vérité,
Quand je veux m'irriter, je sens que je m'abuse,
Mon âme te défend quand ma bouche t'accuse.

LE DUC (à part)

Ô trop heureux Fabrice !

FABRICE (à part)

Ô trop heureux rival !

335

CLIMÈNE

Tu connais mon amour.

FABRICE (à part)

Je le connaissais mal.

CLIMÈNE

Quoi ! Tu ne réponds rien ; doutes-tu de ma flamme,
Crains-tu qu'un autre objet te chasse de mon âme ?
Quoi qu'il puisse arriver, sois certain que toujours

340

Mon amour et ma vie auront un même cours ;
Que de ne t'aimer plus je me trouve incapable.

LE DUC (*à part*)

Que je suis malheureux !

FABRICE (*à part*)

Que je suis misérable.

CLIMÈNE

Qui t'oblige tout bas encore à murmurer;
Faut-il quelques serments pour mieux t'en assurer,
Si toujours mon amour ne fait toute ma gloire;
Si tu n'occupes seul mon coeur et ma mémoire,
Que le...

345

FABRICE

Ne jurez pas, âme ingrate et sans foi ;
Il n'en est pas besoin, perfide ! Je vous crois.

350

LE DUC

Ton trépas, de bien près, suivra ton insolence.
À moi, Gardes.

FABRICE (*en s'enfuyant*)

En vain je ferais résistance.

(Valère et les gardes vont après Fabrice.)

LE DUC

Qu'on le suive et qu'il meure.

355

JACINTE

Hélas ! Je meurs d'effroi.

CLIMÈNE

La force me défaut ; Jacinte soutiens-moi.

LE DUC

Qu'il périsse ! Sa mort n'est que trop légitime,
Un mérite trop grand est souvent un grand crime ;
En perdant ce rival je puis tout acquérir,
Et s'il ne périt pas, mon espoir doit périr,
Sachons si le succès répond à mon envie.

360

SCÈNE VIII

Valère, Le Duc, Jacinte, Gardes.

VALÈRE

Ah Seigneur ! C'en est fait, il est tombé sans vie,
En vain pour se défendre il a fait quelque effort,
De mille coups mortels il a reçu la mort,
Et de son corps sanglant, et couvert de blessures,
Son âme a pour s'enfuir trouvé mille ouvertures.

365

JACINTE *(sortant du logis de Climène)*

Ah ! Seigneur arrêtez.

LE DUC

Tes soins sont superflus ;
Je suis vengé, Jacinte, et Fabrice n'est plus.

370

JACINTE

N'entrez point au logis, si vous aimez Climène,
D'une grande faiblesse elle revient à peine.

LE DUC

Le sang que j'ai versé lui coûtera des pleurs,
Entre je n'irai point accroître ses douleurs,
Je vais me retirer, vous, cependant, Valère,
Du trépas de Fabrice avertissez son père,
Et lui faites savoir que sa témérité
N'a reçu que le prix qu'elle avait mérité.

375

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Isabelle, Clarine, dans une chambre.

ISABELLE

Qui vient d'entrer céans ?

CLARINE

Madame, c'est Valère,
Qui de la part du Duc entretient votre père.

380

ISABELLE

Quel sujet si pressant peut ici l'amener ?

CLARINE

Pour vous le pouvoir dire, il faudrait deviner.

ISABELLE

Un message à telle heure est chose assez nouvelle.

CLARINE

C'est ce qui comme vous me tient fort en cervelle.

385

ISABELLE

Attendons-en l'issue et changeons de propos.

CLARINE

Vous voulez m'obliger à parler de Carlos,
Avouez-le, Madame.

ISABELLE

Il faut que je t'avoue
Que j'ai quelque plaisir, quand j'entends qu'on le loue.

390

CLARINE

J'aurais perdu le sens, si j'en disais du mal,
C'est un fort honnête-homme, il est fort libéral,
Il mérite beaucoup.

ISABELLE

Mais de quelle manière
A-t-il su que pour lui mon humeur eu moins fière,
Et que mon coeur enfin se dispose à l'aimer.

395

CLARINE

Avecque des transports qu'on ne peut exprimer.

ISABELLE

Surtout as-tu bien su lui dire avec adresse,
Qu'afin de le servir tu trahis ta maîtresse,
Et que tu l'avertis sans mon consentement ?

400

CLARINE

Oui, je l'ai dit, Madame, et fort adroitement ;
Mais votre amour bizarre a droit de me surprendre,
Vous craignez qu'il le sache, et lui faites apprendre :
S'il en sait un peu moins, en serez-vous bien mieux ?
Les esprits des amants sont bien capricieux.

405

ISABELLE

Bien que j'aime Carlos, soit raison, ou caprice,
Je crois me faire tort, quand je lui fais justice,
La pudeur, que le Ciel dans notre sexe a mis,
En matière d'amour ne se croit rien permis ;
Et, par certain pouvoir, que j'ignore moi-même,
Ne saurait, sans rougir, me laisser dire j'aime :
Il semble que nos yeux, faits pour dompter les cours,
Alors que nos captifs deviennent nos vainqueurs,
Quoi qu'ils trouvent d'aimable au trait qui nous surmonte.
Ne peuvent regarder ce changement sans honte.
De mépriser l'amour mon cœur ne sait plus l'art :
Mais, que vois-je ? Carlos dans ma chambre si tard.
Ô ciel !

410

415

SCÈNE II

Carlos, Isabelle, Clarine.

CARLOS

De ce logis voyant la porte ouverte,
Je n'ai pu refuser l'occasion offerte,
Et suivant mon amour, j'ai cru pouvoir monter,
Sans perdre le respect, et sans vous irriter.

420

ISABELLE

Quoi ! Vous vous figurez que sans que je m'irrite,
Je puisse ainsi de vous souffrir une visite,
Non, votre espoir se trompe, et cette liberté
Marque en vous peu d'amour, ou trop de vanité !
Pouvez-vous bien m'aimer et prendre une licence,
Qui fera contre moi parler la médisance ?
Ou sans être trop vain, pouvez-vous bien penser
Qu'un dessein si hardi ne puisse m'offenser.

425

430

CARLOS

Quelque raison que j'aie ici pour ma défense,
Je me tiens criminel puisque je vous offense,
Et profiterais peu d'être assez obstiné,
Pour me croire innocent, quand je suis condamné.

ISABELLE

Oui, oui, je vous condamne et pour votre supplice,
Il faut que vous sortiez, et que je vous bannisse.

435

CARLOS

Je n'en appelle point ; je vais me retirer :
J'obéis à regret ; mais sans en murmurer.

ISABELLE

Quoi, vous sortez si tôt ? Quel motif vous y porte ?

CARLOS

Puisque vous l'ordonnez, il faut bien que je sorte,
Je dois vous obéir.

440

ISABELLE

Pour un parfait amant,
C'est obéir, Carlos, un peu bien promptement :
Croyant que vous m'aimez, je paraîtrais trop vaine,
On chérit sans ardeur ce qu'on quitte sans peine ;
L'amour, par des respects, se sait mal exprimer,
Qui sait bien obéir, ne sait pas bien aimer.

445

CARLOS

Ce discours surprenant rend mon âme interdite !
Pouvez-vous bien vous plaindre, alors que je vous quitte ;
Quand je vous obéis, contre mon sentiment,
Quand mon amour éclate en mon aveuglement.
Et quand, par une ardeur, qui n'est pas fort commune,
Mon bonheur me déplaît, lorsqu'il vous importune,
Que n'auriez-vous point dit, si, cherchant mes plaisirs
J'avais à vos souhaits préféré mes désirs,
Et de quelle façon pourrai-je enfin vous plaire,
Si vous obéissant, je vous mets en colère ?

450

455

ISABELLE

Pour un homme amoureux, vous raisonnez trop bien,
Où l'Amour est puissant, la Raison ne peut rien,
L'un ne peut s'établir, tant que l'autre subsiste,
Quelquefois une fille aime qu'on lui résiste,
Qu'on s'obstine à l'aimer sans son consentement ;
Et comme ses désirs s'expliquent rarement,
Elle parle souvent pour se voir contredire,
Et pour être forcée à ce qu'elle désire :
Suivant cette maxime, en cet événement,
Possible ai-je parlé contre mon sentiment,
Et peut-être bien loin de me croire outragée,

460

465

Ne m'obéissant pas vous m'auriez obligée.

CARLOS

C'est agréablement que je reste confus, 470
Si cet aveu m'étonne, il me charme encor plus,
Et s'il faut demeurer pour ne vous pas déplaire,
Il n'est rien plus aisé que de vous satisfaire ;
Puisque l'obéissance a pour vous peu d'appas,
Je resterai, Madame, et n'obéirai pas. 475

ISABELLE

Il n'est plus temps ! Sortez, j'ai changé de pensée,
L'occasion se perd sitôt qu'elle est passée,
Vous auriez trop d'orgueil, et j'en aurais trop peu,
Si je vous retenais après un tel aveu.

CARLOS

Cet ordre est rigoureux.. 480

ISABELLE

Il est sans injustice,
Je n'aime pas toujours qu'on me désobéisse,
Suivez Clarine ; allez, et gardez d'être vu.
Ô Ciel ? J'entends mon père.

CLARINE

Hélas tout est perdu, 485
Possible il s'est douté de votre intelligence,
Dedans ce cabinet entrez en diligence.

SCÈNE III

Alphonse, Clarine, Isabelle.

ALPHONSE

Ah ma fille ? Ah ma fille ?

ISABELLE *(à part)*

Il paraît furieux,
Je lis trop clairement mon malheur dans ses yeux.

490

ALPHONSE

Pourrais-je vivre après des disgrâces si grandes ?

ISABELLE

Qu'est-il donc arrivé ?

ALPHONSE

Quoi tu me le demandes,
Vois-tu pas dans l'excès de mes vives douleurs,
Que je suis accablé du plus grand des malheurs ?

495

ISABELLE

Quoi ! Quel malheur mon père ?

ALPHONSE

Isabelle, Isabelle,
Ce n'est plus de ce nom qu'il faut que l'on m'appelle.

ISABELLE (*à part*)

Je feindrais vainement ; il faut tout confesser.

ALPHONSE

Quel fatal changement ! Ciel ! Qui l'eût pu penser.

500

ISABELLE

De grâce, écoutez-moi.

ALPHONSE

Que veux-tu que j'écoute,
Je ne sais que trop bien ce qu'aujourd'hui me coûte,
Cet amour qui se plaît dans le sang et les pleurs,
Et cache des poisons quand il montre des fleurs.

505

ISABELLE

J'avoue...

ALPHONSE

Ah que souvent nos attentes sont vaines,
Souhaitant des enfants, qu'on souhaite de peines.

ISABELLE

Si son trépas...

ALPHONSE

Oui, oui, son trépas est certain.

510

ISABELLE

Souffrez que par mes pleurs.

ALPHONSE

Tu les répands en vain.

ISABELLE

Mon père ! La vengeance est fort aisée à prendre.

ALPHONSE

Hélas ! Contre le Duc que pourrais-je entreprendre

ISABELLE

Le Duc ! Que dites-vous.

515

ALPHONSE

Hé quoi, tu ne sais pas.
Que mon fils par son ordre a reçu le trépas.

ISABELLE

C'est ce que j'ignorais ! Ô Disgrâce cruelle.

ALPHONSE

Valère de sa part n'en a dit la nouvelle,
Et m'a voulu forcer de demeurer d'accord,
Qu'il n'a rien fait d'injuste en lui donnant la mort.

520

ISABELLE

Quoi donc par une injuste et barbare contrainte,
Ainsi que la vengeance on vous défend la plainte.

ALPHONSE

Oui pour punir mon fils, maêm avec son trépas,
On veut que je l'apprenne, et n'en murmure pas ;
Il semble qu'on souhaite, en causant ma ruine,
Que j'aïlle encor baiser la main qui m'assassine,
Et qui d'un fils si cher ayant percé le flanc,
Est encor fumante et teinte de mon sang.

525

ISABELLE

Mais Seigneur, songez-vous dans cette conjoncture,
Que le corps de mon frère attend la sépulture.

530

ALPHONSE

Oui, j'en ai pris le soin, par mon commandement
On le doit apporter dans cet appartement.

SCÈNE IV

Licaste, Alphonse, Isabelle, Clarine.

LICASTE

Seigneur de votre fils la mort est trop certaine,
Nous l'avons apporté dans la chambre prochaine,
À quelques pas d'ici nous l'avons rencontré,
Sans habits et de coups si fort défiguré,
Que l'on pouvait douter avec quelque justice,

535

Que ce funeste corps fut celui de Fabrice,
Si l'on avait trouvé, cherchant avec soin, 540
Sa casaque assez proche, et son chapeau plus loin ;
Ce qui dans ce malheur m'a mis le plus en peine,
C'est que j'ai fait du reste une recherche vaine,
Sas autres vêtements ne se sont point trouvés,
Et j'ignore qui peut les avoir enlevés. 545

ALPHONSE

Ô fils infortuné d'un père misérable !

LICASTE

Vous pouvez voir d'ici cet objet déplorable.
Avant qu'on se prépare à le mettre au tombeau,
S'il vous plaît d'ordonner qu'on tire ce rideau.

(L'on tire le rideau et l'on voit dessus un lit un corps massacré.)

ALPHONSE

Il est fort à propos, Licaste qu'on le tire ! 550
Que "lon nous laisse seuls, que chacun se retire :
Dans ce funeste objet mes regards interdits
Ne trouvent presque plus aucun trait de mon fils,
Et mon désordre a peine à me laisser connaître
Dans ce corps massacré celui que j'ai fait naître : 555
Mon fils, si dans l'état où nos malheurs t'ont mis,
Un nom encor si doux me peut être permis.
À ce spectacle affreux, qui rend ma peine extrême,
Je me sens plus atteint de tes coups que moi-même,
Mon destin malheureux diffère peu du tien, 560
Le sang que tu répands est le plus pur du mien ;
Le bras dont la rigueur hâte tes funérailles,

N'a pu percer ton flanc sans percer mes entrailles,
Et si nous différons dans un sort si confus,
C'est que je sens les maux que tu ne souffres plus ! 565
Sources de mes ennuis, blessures violentes ,
Qui ne paraissent plus que des bouches sanglantes,
Dont les muets accents sollicitent mon bras
À venger cette mort par un autre trépas,
Le sort d'un Souverain n'est pas en ma puissance, 570
En vain contre un tel sang vous demandez vengeance ;
Je ne puis vous offrir d'autre sang en ces lieux,
Que celui que mon coeur fait couler par mes yeux.

ISABELLE

la cruauté du Duc devrait être punie.

ALPHONSE

Il est mon Prince encor malgré sa tyrannie, 575
Le destin des sujets dépend des souverains :
Un crime devient juste en partant de leurs mains ;
Et, malgré leurs rigueurs, si ces Dieux de la terre
Doivent être punis, c'est d'un coup de tonnerre ;
Je ferais aussi bien des efforts superflus, 580
Mon fils revivra-t-il, si le Duc ne vit plus ?
Mais Clarine à la hâte ici s'est avancée.

SCENE V

Clarine, Alphonse, Isabelle.

CLARINE

Ah, Seigneur ; ah, Madame...

ALPHONSE

Êtes-vous insensée ?

CLARINE

J'ai vu.

585

ALPHONSE

Qu'avez-vous vu qui vous trouble si fort.

CLARINE

J'ai vu, j'ai vu...

ALPHONSE

Quoi donc ?...

CLARINE

J'ai vu marcher un mort.

ALPHONSE

Vous perdez la raison.

590

CLARINE

Rien n'est plus véritable,
Il marche sur mes pas ce fantôme effroyable.
Je l'entends, je le vois ce spectre que je fuis.

ISABELLE

C'est mon frère...

ALPHONSE

Ô merveille ! En effet c'est mon fils.

595

SCÈNE VI

Alphonse, Fabrice, Isabelle.

ALPHONSE

Mon fils, mon âme est-elle éclaircie ou trompée,
Est-ce une illusion dont ma vue est frappée
Si c'est un vain objet, que forme ma terreur,
Finisse au moins, ma vie avecque mon erreur ?
Peux-tu bien des vivants être encor du nombre,
Vois-je ton corps, Fabrice, ou bien vois-je ton ombre,
Viens-tu pour me combler ou de joie ou d'effroi ?
Viens m'éclaircir, mon fils ! Approche, embrasse-moi.

600

FABRICE

Je vois le jour, Seigneur, et j'y trouve des charmes,
Puisqu'à vos yeux ma vie épargne quelques larmes ;
Ce n'est pas qu'outragé du sort et de l'amour,
L'on ne me fit faveur de me priver du jour,
Mais bien qu'on m'obligeât, dans l'état où j'ai l'âme,
D'éteindre avec mon sang tout ce que j'ai de flamme ;
Et que ce sang versé rendu mon sort plus doux,
J'aime à le conserver, parce qu'il vient de vous.

605

610

ALPHONSE

D'où te vient pour la vie une il forte haine,
Tu ne saurois douter de l'amour de Climène ;

La passion du Duc te rend trop alarmé,
Si tu chéris beaucoup, tu n'es pas moins aimé.

615

FABRICE

C'est un témoin bien faux qu'une belle apparence,
Je m'assurais trop bien de la persévérance,
Et croirais même encor ses désirs innocents,
Si je pouvais douter du rapport de mes sens.
J'ai de sa perfidie un trop sûr témoignage ;
J'ai de sa propre bouche appris qu'elle est volage,
L'ingrate entretenait mon rival fortuné,
D'un air si peu commun et si passionné,
Que le respect du Duc, ni les soins de ma vie,
De marquer mon dépit n'ont pu m'ôter l'envie :
Le Duc aux premiers mots plein de haine et d'amour
A donné l'ordre exprès de me priver du jour ;
Et, connaissant alors ma défense inutile,
Sous un portail obscur j'ai cherché mon asile,
Tandis qu'un inconnu, marchant de ce côté
Que l'on a pris pour moi parmi l'obscurité,
S'est trouvé, tout-à-coup, environné de gardes,
Et s'est senti percer de coups de hallebardes.
Dès que ces assassins ont été retirés,
Pour tirer de péril mes jours mal assurés ,
Et rendre cette erreur encor plus vraisemblable,
J'ai pris l'habit sanglant de ce corps déplorable ;
Et j'étais déjà prêt à lui laisser le mien,
Dans le courant du fleuve ayant jeté le sien,
Alors qu'un bruit de voix, traversant mon envie,
M'a fait laisser ce corps sans habits et sans vie,
Pour me rendre en ces lieux près de vous promptement,
Et vous donner avis de cet événement.

620

625

630

635

640

ALPHONSE

De cet heureux succès la suite m'épouvante,
Apprends que de ta mort déjà la Duc se vante ;
Il croit ta perte juste, et m'oblige à juger
Que tes jours conservés sont encor en danger ;
Si tu veux m'obéir par une prompte absence,
Soustrais sans différer ta vis à sa vengeance.

645

FABRICE

Mais quoi ! Quitter Climène.

650

ALPHONSE

Elle t'a bien quitté,
Son exemple te guide à l'infidélité ;
Si trahir qui vous aime est un trait de bassesse,
Aimer qui nous trahit n'est pas moindre faiblesse.

FABRICE

Je suis toujours amant, quoi qu'amant maltraité,
Elle a moins d'injustice encor que de beauté :
Son crime dans ses yeux n'a rien mis d'effroyable,
Elle cesse d'aimer sans cesser d'être aimable ;
Et mon coeur qu'elle charme et qu'elle a su trahir,
S'est trompé s'il a cru qu'il la pouvait haïr.

655

660

ALPHONSE

De cette erreur, l'absence est l'unique remède,
Il faut à mes désirs que ta passion cède ;
Fuis par obéissance ou par ressentiment,
Assure ton salut par ton éloignement,

C'est ce que je désire.

665

FABRICE

Et ce que j'appréhende.

ALPHONSE

N'importe.

FABRICE

Mais Seigneur.

ALPHONSE

Mais je te le commande,
De peur d'être aperçu, sors sans suite et sans bruit,
Va passer chez Carlos le reste de la nuit ;
Et prends devant le jour le chemin de Florence,
Où j'ai beaucoup d'amis qui prendront la défense ;
Je ferai chez Carlos par un fidèle agent,
Te conduire un cheval avecque de l'argent.

670

675

FABRICE

Ma soeur.

ALPHONSE

Par des regrets n'accrois point ma disgrâce,
Sors, sors sans différer, adieu, que je t'embrasse,
De mon plus cher appui je me laisse priver,
Mais quoi je ne te perds qu'afin de te sauver.

680

SCÈNE VII

Alphonse, Isabelle.

ISABELLE

Par quelle cruauté bannissez-vous mon frère.

ALPHONSE

Tu me parles en soeur, et moi j'agis en père ;
Il est beaucoup plus doux à mon esprit confus
D'avoir un fils absent, que de n'en avoir plus :
Je veux tromper le Duc, et qu'il perde l'envie,
En sachant son trépas de poursuivre sa vie :
Je veux que dès demain ma maison soit en deuil,
Que pour mon fils ce corps soit mis en un cercueil,
Afin qu'avec le Duc tout Ferarre se trompe,
Je le veux honorer d'une funèbre pompe ;
Aussi bien devons-nous quelque honneur pour le prix,
D'un sang de qui la perte a conservé mon fils.
Enfin...

685

690

SCÈNE VIII

Fabrice, Alphonse, Isabelle.

FABRICE

Seigneur...

ALPHONSE

Qui peut te troubler de la sorte ?

695

FABRICE

J'ai rencontré le Duc auprès de notre porte,
Il suivait un flambeau qui m'a pu faire voir,
J'ois du bruit : il me suit ; allez le recevoir.

ALPHONSE

Ô devoir trop injuste ! Ô crainte trop cruelle,
Dedans ce cabinet passe avec Isabelle.

700

ISABELLE

Il va trouver Carlos ; que dois-je devenir ?

FABRICE

Suivez-moi donc ma soeur ; qui peut vous retenir.

ISABELLE

J'ai peur qu'on ne nous voie et j'aurai moins de crainte,
Pourvu que la lumière en ce lieu soit éteinte.

FABRICE

Je n'y contredis point dépêchons-nous d'entrer.

705

SCÈNE IX

CARLOS *(sortant du cabinet)*

Ils sont entrés tous deux ; sortons sans différer.
Le sort à mes désirs cesse d'être contraire,
Je puis sortir : mais, quoi j'entends la voix du père.

Que je suis malheureux !

SCÈNE X

Le Duc, Valère, Alphonse, Carlos, Gardes

LE DUC

Je ne suis point déçu, 710
Votre fils est vivant, Alphonse je l'ai vu :
Ayant su que Climène était évanouie,
J'ai voulu prendre soin d'une si belle vie ;
Et, conduit par l'amour, j'allais en son logis.
Alors que le hasard m'a fait voir votre fils. 715
Je sais qu'elle l'adore, et j'oserai vous dire
Que son mal cessera si Fabrice respire ;
Enfin, je le souhaite, et suis ici monté.
Afin de m'éclaircir de cette vérité.

ALPHONSE *(montrant au Duc le corps qui est sur le lit)*

Seigneur, il est aisé de vous tirer de peine, 720
Voici mon fils, jugez si sa perte est certaine,
Vous le craigniez vivant, ne le craignez plus mort,
Voyez son sang glacé qui fume à votre abord.

LE DUC

C'est trop; j'ai de sa perte une assurance entière,
Mais que faisait Carlos en ce lieu sans lumière. 725

CARLOS *(à part)*

Pour sauver notre ami, feignons adroitement.

LE DUC

Il paraît interdit.

CARLOS

Seigneur c'est justement
Venant pour de Fabrice apprendre ici la perte,
Dès que je suis entré dans cette chambre ouverte, 730
Son spectre au même instant s'est offert devant moi,
Mais dedans un état qui m'a transi d'effroi.
D'un fantôme effroyable il avait la figure,
Son sein était ouvert d'une large blessure ;
Tout son teint était pâle, et tout son corps sanglant, 735
Il n'avancait vers moi que d'un pas chancelant ;
Il lançait un regard languissant et farouche,
Un sang livide et noir lui sortait de la bouche ;
Et sa vigueur mourante, en ce dernier effort,
Promenait dans ses yeux l'image de la mort. 740

LE DUC

La même vision tantôt m'est survenue ;
Mais Fabrice a paru moins horrible à ma vue :
J'ai cru le voir vivant.

CARLOS

Je vous donne ma foi
Que votre Altesse a vu son ombre comme moi. 745
C'est ce qui me confond, je tenais pour un conte
Ce que des spectres vains le vulgaire raconte :
Je ne pouvais penser qu'un esprit hors d'un corps,
Pour s'offrir aux vivants, se sépara des morts ;
Qu'il cessa d'être simple, et qu'il lui fut possible, 750

Quand il n'a plus de corps, d'être encore visible.
Ce succès toutefois me doit épouvanter,
Je ne le saurais croire, et je n'en puis douter ;
Mais adieu ; votre ennui s'accroît par ma présence.

ALPHONSE

Seigneur je vous conduis.

755

LE DUC

Non ; je vous en dispense.
Je sais ce qu'est un père, et qu'il n'est pas permis
De rendre des devoirs à qui vous ôte un fils.

ALPHONSE (*à Carlos*)

Que ne vous dois-je point ?

CARLOS

La grâce n'est pas grande,
Que Fabrice, à l'instant, en mon logis se rende,
D'ici, sans qu'on le voie, il se peut évader,
je vais suivre le Duc pour le persuader.

760

SCÈNE XI

Alphonse, Fabrice, Isabelle.

ALPHONSE

Sors et choisis demain Florence pour retraite.

FABRICE

Seigneur...

765

ALPHONSE

Sans répliquer, fais ce que je souhaite,
Pour toi tous mes désirs doivent être des lois ;
Adieu ; viens m’embrasser pour la dernière fois.

ISABELLE

Seigneur, malgré vos soins je crains bien que mon frère
Ne se puisse soumettre à cet ordre sévère :
Par ses derniers discours je n’ai que trop compris
Qu’il aime encor Climène après tous ses mépris,
Et que son âme aveugle est encor résolue
À tout perdre plutôt qu’à la perdre de vue.

770

ALPHONSE

Je veux m’en éclaircir, et j’y saurai pourvoir,
Chez Climène demain rends-toi devers le soir ;
Le mal qui l’a surprise à ce devoir t’invite,
Et tandis à Carlos j’irai rendre visite ;
Si mon fils est resté, j’espère, avec raison.
De le trouver dans l’une ou dans l’autre maison
Mais il est tard ; adieu : la fortune inhumaine,
T’accorde du repos autant que j’ai de peine,
Je souffre assez d’ennuis.

775

780

ISABELLE

Les maux que je ressens
Pour être plus cachés ne sont pas moins pressants.

785

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Le Duc, Jacinte dans le jardin de CLimène.

JACINTE

C'est ici le jardin, Seigneur, où ma maîtresse
Viendra dans un moment, promener sa tristesse :
L'ennui que lui produit la mort de son amant,
Ainsi que sa santé, trouble son jugement,
Encor que de son mal, le danger soit extrême.
Elle marche et voudrait se fuir presque elle-même ;
Je puis vous assurer que bientôt ses douleurs
L'amèneront ici pour pleurer ses malheurs ;
Et vous la pourrez voir, sans témoins et sans peine,
Pour peu que votre Altesse en ce lieu se promène.

790

795

LE DUC

Ton soin accroît ma peine, et non pas mon espoir,
Je brûle également, et je crains de la voir :
Je brûle de la voir, quand je me représente
De toutes ses beautés une image charmante ;
Et quand ses déplaisirs me sont représentés,
Je crains, de rencontrer ses beaux yeux irritez ?
Oui, oui, je crains de voir cette belle affligée,

800

Me reprocher les maux où mes feux l'ont plongée,
Dire que de mes soins sa haine est le seul fruit ;
Et qu'avec mon rival mon espoir est détruit.

805

JACINTE

Votre Altesse, Seigneur, doit être préparée
Aux reproches sanglants d'une amante éplorée ?
À vous parler sans fard, j'ai peine à présumer
Que son cœur aisément se porte à vous aimer.
Mais votre âme, en ce point, doit-elle être incertaine,
Servez-vous de la force, où la douceur est vaine,
Puisque tous vos désirs tendent à l'épouser :
Ravissez un bonheur qu'on veut vous refuser ?
Enlevez cette amante, aveugle et rigoureuse,
Et malgré qu'elle en ait, forcez-la d'être heureuse.

810

815

LE DUC

Moi, l'enlever ! Non, non, je n'y puis consentir,
La force avec l'amour ne saurait compatir :
Je voudrais être aimé sans qu'elle fut contrainte,
Et qu'elle eût de l'amour sans avoir de la crainte ;
Mais, loin que son dédain cessât par cet effort,
En devenant plus juste, il deviendrait plus fort.

820

JACINTE

Vos raisons ne sont pas tout-à-fait légitimes:
Notre sexe, Seigneur, a d'étranges maximes ;
Souvent ce qu'il témoigne est ce qu'il ne sent pas,
Il aime rarement les débris du trépas :
Dans l'esprit d'une amante, après cette disgrâce,
L'amour devient douleur, et la douleur se passe ;
Et malgré ses serments et ses cris superflus,

825

La passion défaut, lorsque l'objet n'est plus ?
Climène dans son coeur, dès ce moment peut-être
Des cendres de l'amour sent l'ambition naître.
S'apprête à préférer, malgré son juste deuil,
Le possesseur d'un trône au dépôt d'un cercueil ;
Et possible déjà de ses ennuis lassée,
À cet élection voudrait être forcée.

830

835

LE DUC

La forcer à l'hymen et la faire enlever.
Sont les derniers moyens que je veux éprouver,
Ayant que de tenter la moindre violence
Je veux la voir.

JACINTE

Seigneur, la voici qui s'avance.

840

LE DUC

Vois comment elle rêve, et comme ses pas lents
Marquent de son esprit les troubles violents,
On voit sur sa pâleur sa tristesse étalée.

JACINTE

Laissez-moi l'aborder ? Passez dans cette allée.

SCÈNE II

Climène, Jacinte, Le Duc.

JACINTE

Madame...

845

CLIMÈNE

Qu'on me laisse un moment seule ici !
Que chacun se retire, et vous, Jacinte aussi !

JACINTE

Mais si le Duc...

CLIMÈNE

Sortez, sans achever le reste,
Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.

850

LE DUC

Ah ! Que j'ai de malheurs !

JACINTE

Je vous l'avais bien dit
La douceur ne peut rien sur ce farouche esprit.

LE DUC

Je suivrai ton conseil : sortons en diligence,
Sa fierté s'accroîtrait encor par ma présence.

855

JACINTE

De peur qu'on ne vous voie, il faut la voir entrer
Avant que de ces lieux je vous puisse tirer :
Je m'en vais y veiller : et tandis votre Altesse
Peut dans ces promenoirs divertir sa tristesse.

SCÈNE III

(STANCES.)

(Il se fait un grand bruit sous le théâtre.)

(Elle tombe sur un gazon évanouie.)

CLIMÈNE *(seule)*

Et tu vis dans mes feux ! Ah ! Que dis-je insensée, 860
Ton image vivante en mon âme est tracée,
Mais ces traits immortels, qui me flattent si fort,
Sont les traits de Fabrice , et de Fabrice mort.
Était-il raisonnable, injuste destinée !
Que la mort l'attendît si près de l'hyménée ? 865
Mais ne raisonnons point en de si grands malheurs,
Étouffons nos sanglots ; interdisons nos pleurs,
Et, pour de nos ennuis envenimer l'atteinte,
Ne nous accordons pas l'usage de la plainte.
Nourrissons notre deuil ; et, par des soins prudents, 870
De peur de l'affaiblir, renfermons-le au-dedans,
Signalons nos regrets, mieux qu'avec la parole :
Lorsqu'on a tout perdu, qui se plaint, se console ?
Oui, cher amant, pour mieux déplorer ton trépas :
Mais, quel bruit effroyable entends-je sous mes pas, 875

Pour me joindre à Fabrice, il semble qu'un tonnerre
Se prépare à sortir du centre de la terre .
Ciel ! Le bruit redouble, et par des coups nouveaux
Je sens que sous mes pieds on creuse des tombeaux,
Je vois tomber les fleurs, déraciner les plantes,
Des arbres les plus forts, les souches sont tremblantes,
Fuyons ; mais je ne puis ; la peur me le défend.
Dieu ! Le désordre augmente, et la terre se fend ?
Ô Ciel ! Fabrice en sort, la force ici me laisse,
Je n'en puis plus, je meurs de crainte et de faiblesse.

880

885

SCÈNE IV

Fabrice, Climène.

FABRICE *(sortant de la mine)*

Grâce aux soins de Carlos, et malgré le destin,
J'ose espérer de voir Climène en ce jardin.
Mais pour cacher à tous cette étrange aventure,
Couvrons de cette mine avec soin l'ouverture :
Ces caisses pourront rendre, avec ces rameaux verts
Cette mine invisible, et ces débris couverts,
Il ne me reste plus que de chercher l'ingrate
Devant qui je prétends que mon dépit éclate ;
Je lui veux reprocher mes services passés,
Son amour inconstant et ses serments faussés,
De peur que mon trépas lui donne de la joie,
Afin de l'affliger, je veux qu'elle me voie,
Et que l'ingrate ici m'entende protester,
Que je veux vivre encor, mais pour la détester.
Je la vois, je la vois, cette belle inconstante,
Mais , hélas ! Je la vois pâle, froide et mourante :
À ce funeste objet, qui me rend interdit,

890

895

900

Une tendre pitié succède à mon dépit ;
 Et si cette pitié, que son malheur me cause,
 N'est pas encore amour, il s'en faut peu de chose : 905
 Climène, beau sujet de mon feu renaissant,
 Jette encor sur Fabrice un regard languissant,
 Malgré tout mon dépit, malgré ton inconstance,
 Je n'ai point contre toi souhaité de vengeance.
 Reviens, et si tu veux que je ne vive pas, 910
 D'un regard, tout au moins, honore mon trépas :
 J'entends quelqu'un marcher ; cachons-nous sans l'attendre ;
 Si j'entrerais dans la mine, on pourrait me surprendre.

SCÈNE V

Le Duc, Climène.

LE DUC

Je viens d'ouïr des coups qui m'ont inquiété,
 Le bruit qui m'a surpris est fait de ce côté. 915
 Avançons ; j'aperçois Climène qui sommeille ;
 Mais, hélas ! Ô disgrâce à nulle autre pareille ;
 Elle a perdu le jour, et sous un voile épais
 Ses beaux yeux sont fermés pour ne s'ouvrir jamais.
 Par quelle loi faut-il ! Ô destin tyrannique, 920
 Qu'une beauté si rare ait un sort si tragique,
 Et que l'astre naissant, dont mon feu s'est produit,
 Trouve dès son matin une éternelle nuit ;
 Mais, quelle est mon erreur, ô merveille adorable !
 Le sort est innocent, et je suis seul coupable, 925
 C'est ce bras inhumain, qui par un coup fatal
 M'a ravi ma maîtresse, en m'ôtant mon rival.

CLIMÈNE

Hélas...

LE DUC

Elle respire : Amour, sois-moi propice.
Climène, ouvrez les yeux.

930

CLIMÈNE

C'est donc toi, cher Fabrice,
Fantôme que j'adore, Ombre de mon amant ?
Que veux-tu...

LE DUC

Sa douleur trouble son jugement.

CLIMÈNE

Viens-tu me reprocher d'une voix imprévue ,
Que tu verrais le jour, si tu ne m'avais vue,
Et que de notre amour, le feu jadis si beau
Brilla pour t'éclairer à descendre au tombeau.

935

LE DUC

Non, non, détrompez-vous, adorable Climène.

CLIMÈNE

Dis-moi donc, cher amant le sujet qui t'amène
Viens-tu solliciter, et mon coeur, et mon bras,
De différer ma mort pour venger ton trépas ;
Veux-tu que cette main, au sang du Duc plongée,

940

Rende ma perte juste, et le tienne vengée !
Parle, parle ? Hé bien par un illustre effort
Il sera hors d'état de rire de ta mort ;
Au milieu de sa Cour aux yeux de tout Ferrare,
J'irai percer le coeur de ce prince barbare.

945

LE DUC

Ce n'est que de vos yeux que mon coeur craint les coups ?
Connaissez qui vous parle, et revenez à vous,
L'excès de vos ennuis vous fait un tort extrême.

950

CLIMÈNE

Que vois-je ?...

LE DUC

Vous voyez un Prince qui vous aime.

CLIMÈNE

Quel accident funeste, et quel cruel destin,
Au lieu de mon amant, m'offre son assassin,
Seigneur, souffrez ce mot d'une amante offensée.
Qui de vous respecter doit être dispensée.
Quoi, vous n'êtes donc pas assouvi pleinement,
D'avoir su me priver d'un noble et cher amant,
Et, par ces cruautés sans exemple et sans nombre,
Vous venez donc encor me priver de son Ombre.

955

960

LE DUC

L'Ombre dont vous parlez n'est qu'une illusion,
Que forme votre crainte et votre affliction,
Et quand j'ai dissipé cette funeste image.

J'ai cru vous faire plus de faveur que d'outrage. 965
Quant à Fabrice mort, daignez vous souvenir
Que c'est votre intérêt qui me l'a fait punir.
Le discours qu'il vous tint avec tant d'insolence,
M'a porté justement à cette violence :
Je vous eusse offensée, en lui laissant le jour, 970
Et j'aurais moins osé, si j'eusse eu moins d'amour.

CLIMÈNE

À ce compte il faudra que je vous rende grâce
De m'avoir exposée aux dernières disgrâces,
D'avoir cruellement fait périr à mes yeux
L'objet, sans qui pour moi le jour est odieux ; 975
D'avoir ravi mon âme à la sienne assortie,
Et percé de mon coeur la plus chère partie :
De vos prétentions vous êtes éloigné,
En perdant un rival, vous n'avez rien gagné,
Et l'art que vous mettez à le noircir de blâme, 980
Ne saurait l'empêcher de vivre dans mon âme ?
Quand ce mort, que je sens vivant dans mes esprits
M'eût autant témoigné de haine et de mépris,
Que vous montrez d'amour et de respect encore,
Je l'eusse autant aimé, que mon coeur vous abhorre. 985

LE DUC

Je ne condamne point ce juste emportement,
S'il était mon rival, il était votre amant,
Et j'eus tort d'outrager, d'une rage animée,
Votre image charmante en son coeur imprimée.
Je sais que ce rival, qui m'était odieux 990
Eut plus de droit que moi de plaire à vos beaux yeux :
Son mérite tout seul l'avait rendu coupable,
Et je le haïssais pour être trop aimable ;

Mais en le haïssant, je vous aimais assez,
 Pour voir, sans murmurer, ses soins récompensés,
 S'il eût pu, comme moi, joindre en votre personne,
 Au présent de son coeur le don d'une couronne ;
 Vous pouvez recevoir ces deux biens de ma main,
 Mais déjà vos regards marquant votre dédain :
 Pour moins vous irriter, je vous laisse et j'espère
 Qu'un jour à mes désirs vous serez moins contraire.

995

1000

CLIMÈNE

Le temps n'a point pour moi de remède assez fort,
 Mon mal n'aura jamais de terme que ma mort.

SCÈNE VI

Jacinte, Fabrice, Climène.

FABRICE

Approchons ; j'aperçois le Duc qui se retire,
 Ma peine est dissipée, et Climène respire ;
 Mais Dieu ! Qui vient encore ici me traverser.

1005

JACINTE *(à Climène)*

Le funèbre appareil à l'instant va passer.

CLIMÈNE

Quoi ! Celui de Fabrice ?

FABRICE

Approchons ; c'est Jacinte,

Pour elle il ne faut pas me faire de contrainte.

1010

JACINTE

Oui, de votre balcon, dans ce même moment,
L'on peut voir le cercueil qui cache votre amant :
Son père, qui prétend rendre son deuil célèbre,
Honore son trépas d'une pompe funèbre ;
Et tandis qu'on le porte au temple destiné,
Vous pourrez voir passer ce corps infortuné.

1015

CLIMÈNE

C'est mon dernier souhait.

FABRICE *(se découvrant)*

Il faut qu'il s'accomplisse.
Contentez-vous ? Voyez le malheureux Fabrice.

JACINTE

Ciel ! Contre ce Fantôme, où dois-je avoir recours,
La suite en ce péril sera mon seul secours !
Où puis-je me sauver ?

1020

CLIMÈNE

Quoi ! Jacinte me laisse ?

JACINTE *(en s'enfuyant)*

Je ne reconnais plus que la peur pour maîtresse.

FABRICE (*retenant Climène*)

Vous me fuyez, ingrate et perfide beauté,
C'est faire aller trop loin votre légèreté :
Si sur votre âme encor quelque justice règne,
Après m'avoir trahi, souffrez que je me plaigne.

1025

CLIMÈNE

Moi, vous trahir ! Qu'entends-je, en quel étonnement
Me met la nouveauté de cet événement !
S'il saut croire mes yeux, dedans cette rencontre,
C'est Fabrice vivant, que ce hasard me montre ;
Mais si j'en crois sa voix, ce n'est assurément
Qu'un Fantôme trompeur d'un si fidèle amant.

1030

FABRICE

Je suis ce même amant, qui, contre votre envie,
En perdant tout espoir n'a pu perdre la vie.
Oui, oui, je vis encore ; et, malgré mon courroux,
Ingrate je crains bien de vivre encor pour vous :
Je ne sais qui s'oppose au dépit qui m'inspire,
Qu'au lieu de murmurer, je sens que je soupire,
Et que toute l'ardeur qui me reste en ce jour
Ressemble beaucoup moins au dépit qu'à l'amour.

1035

1040

CLIMÈNE

À ce dernier aveu je reconnais Fabrice,
En secret, malgré lui son coeur me rend justice ;
Et quand sa bouche injuste ose me condamner
À me croire fidèle il semble s'obstiner.

1045

FABRICE

Fidèle ! Ah ! C'est au Duc que ce discours s'adresse,
Il doit seul espérer toute votre tendresse.

CLIMÈNE

Peux-tu bien m'imputer ces lâches sentiments !

FABRICE

Ce sont des vérités, si j'en crois vos serments, 1050
Je douterais encor de ce malheur extrême,
Si je l'avais apprise autre que de vous-même.

CLIMÈNE

D'un mal que l'on connaît le remède est aisé,
Je connais ton erreur, cesse d'être abusé ;
Si dans le dernier soir, second en infortune. 1055
J'ai marqué pour le Duc des bontés peu communes,
J'ai cru l'entretenir, et dessus cette foi,
Ce que j'ai dit pour lui ne s'adressait qu'à toi :
Ton image, qui sait avecque tant de gloire
Occupé tous mes sens, mon cœur et ma mémoire, 1060
Fut seule criminelle, en ce fatal moment,
Si c'est crime en amour qu'un peu d'aveuglement.

FABRICE

Pour un amant dont l'âme aux soupçons s'abandonne,
La plus mauvaise excuse est toujours assez bonne ;
Un mensonge qui plaît, trompe agréablement, 1065
Et tout ce qu'on souhaite est cru fort aisément.
Quand toutes tes raisons seraient des raisons feintes,

Il est si doux pour moi de voir finir mes craintes,
Et flatter les ennuis que tu m'as su causer,
Que tu m'obligerais de vouloir m'abuser.

1070

CLIMÈNE

De ces lâches soupçons que ton coeur se délivre,
Si tu veux t'éloigner, je suis prête à te suivre ;
Tu connaîtras partout l'équité de ma foi,
Soit qu'il me faille vivre où mourir avec toi ?
Que le Ciel favorise ou trompe notre attente,
Je vivrai satisfaite, et je mourrai contente.

1075

FABRICE

Que dois-je...

CLIMÈNE

Tu ne dois aucuns remerciements,
En suivant tes désirs, je suis mes sentiments :
Mais qui t'a pu sauver.

1080

FABRICE

Le destin m'a fait grâce,
Un passant a péri dans la nuit en ma place ;
Et cette mine encor m'a donné le moyen
Du logis de Carlos de passer dans le tien.

CLIMÈNE

Tu peux entretenir ici tes rêveries :
Cependant que j'irai prendre mes pierreries.
Passe sous ce berceau ; je crois ouïr du bruit,
Je te viendrai trouver, sitôt qu'il dera nuit.

1085

SCÈNE VII

Fabrice, Jacinte.

FABRICE

Si je ne suis trompé, Jacinte ici s'avance ;
De ma chère Climène elle a la confidence ;
De tout point aujourd'hui le sort me sera doux,
Si je puis l'obliger à partir avec nous.

1090

JACINTE

De ma dernière peur remise encore à peine,
Je retourne, en tremblant, au logis de Climène ;
J'ai fait périr Fabrice, et je dois bien juger
Qu'il vient de l'autre monde, afin de se venger :
Ma perte, en ce moment, serait inévitable
Si j'allais rencontrer ce spectre épouvantable.

1095

FABRICE

“Arrête...”

JACINTE

C'est l'esprit ! Bon Dieu ! Je meurs d'effroi !
Ah ! Monsieur le Fantôme ayez pitié de moi ;
Je reconnais ma faute, et je vous fais promesse
De ne trahir jamais ni vous, ni ma maîtresse.

1100

(Haut.)

FABRICE *(à part)*

Qu'entends-je ? Il saut savoir les secrets jusqu'au bout.

Ne me déguisez rien, aussi bien je sais tout.

1105

JACINTE

Ne me touchez donc point ; je m'en vais vous tout dire ;
Il est vrai que toujours j'ai tâché de vous nuire,
Que pour servir le Duc, j'ai fait tout mon effort,
Et que même je suis cause de votre mort.

FABRICE

Esprit pernicieux !...

1110

JACINTE

N'entrez point en furie ;
Ce n'est pas encor tout, écoutez, je vous prie ;
J'oubliais que le Duc a, par mon sentiment,
De Climène aujourd'hui conclu l'enlèvement ;
Et que ce même soir possible sans remise
On doit exécuter cette injuste entreprise.

1115

FABRICE

Quelle infidélité !...

JACINTE

J'ai dit tous mes forfaits ;
Trouvez bon maintenant que je vous laisse en paix !
Et sachez que pour moi la peine est sans seconde,
D'entretenir longtemps des gens de l'autre monde ;
Si vous n'étiez pas mort, vous seriez assez bon
Pour à mon repentir accorder mon pardon.

1120

FABRICE

Il me serait honteux de punir une femme :
Allez...

1125

JACINTE

Monsieur l'Esprit, Dieu veuille avoir votre âme.

FABRICE

Le Duc doit enlever Climène cette nuit :
Ciel ! Mon espoir encor doit-il être détruit ;
Mais d'une vaine peur mon coeur se laisse atteindre,
Puisque je suis aimé, je n'ai plus rien à craindre.
Allons ; souvenons-nous qu'il n'est rien d'assez fort
Pour désunir deux cœurs que l'Amour met d'accord ;
Et qu'augmentant sa force au milieu des obstacles,
Ce Dieu sait toujours l'art de faire des miracles.

1130

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

FABRICE (*seul*)

Voici l'heure propice où j'espère de voir 1135
La Beauté dont mon coeur adore le pouvoir.
Déjà l'astre du jour, achevant sa carrière,
Ne lance plus ici qu'une faible lumière ;
De ses derniers rayons il pare l'Occident,
Il tombe avec éclat ; il brille en se perdant ; 1140
Et le reste brillant de sa clarté mourante,
Rend sa chute pompeuse et sa perte éclatante.
Pardonnez, ô soleil, dont la splendeur me nuit,
Si mon espoir s'accroît quand votre éclat s'enfuit :
L'amour ingénieux assemble pour ma peine 1145
Tout l'éclat qui me charme aux beaux yeux de Climène ;
Et bientôt ses regards le rendront des clartés,
Qui passent de beaucoup celles que vous m'ôtez.
Mais qu'elle tarde ! Ô ciel, qu'elle a de négligence,
Elle ne paraît point, et la Lune s'avance ; 1150
Tout mon espoir déjà s'éteint avec le jour,
Ce long retardement marque un défaut d'amour !
On marche, et si mes yeux sont de témoins fidèles,
Je vois venir enfin ce miracle des belles.

SCÈNE II

Climène, Fabrice.

CLIMÈNE

Fabrice.

1155

FABRICE

Il n'est pas loin, beau sujet de mes feux ?
Ce Fabrice fidèle autant qu'il est heureux.

CLIMÈNE

Auprès de toi plutôt j'espérais de me rendre;
Je crains de t'avoir fait ennuyer de m'attendre.

FABRICE

Pour Fabrice, en effet, crois que de tes beaux yeux
Le moindre éloignement est beaucoup ennuyeux ;
Je t'attendais plutôt et, pour ne te rien feindre,
J'avais, dessus ce point, résolu de me plaindre ;
Mais, pour tout oublier, il suffit de te voir,
De me plaindre à tes yeux, je n'ai pas le pouvoir ;
Et le plaisir présent, qui flatte ma pensée
M'ôte le souvenir de ma peine passée.

1160

1165

CLIMÈNE

Puisque l'amour te force à ne pas m'accuser,
La même passion, m'oblige à m'excuser.
Le soin des diamants, dont je me suis chargée,
À ce retardement ne m'a pas engagée ;
Le soin de prendre un temps propre à notre départ,

1170

A pu seul m'obliger à te joindre si tard.

FABRICE

Il faut de ce discours remettre ailleurs la suite,
Achevons nos desseins, et hâtons notre fuite ;
Du sort injurieux je crains encor les coups,
On s'y doit moins fier, lorsqu'il paraît plus doux.

1175

CLIMÈNE

Hâtons-nous, j'y consens, mais, que vois-je paraître,
Je crains que ce flambeau ne te fasse connaître ?
Cache-toi...

1180

FABRICE

Je mourrai plutôt que me cacher,
On peut te faire outrage, et je dois l'empêcher ;
Je suis bien averti que le Duc se prépare
À te faire enlever par un ordre barbare.

SCÈNE III

Le Duc, Valère, CLimène; Fabrice, Gardes.

VALÈRE

Elle doit être ici...

1185

LE DUC

Je me tire à l'écart,
J'entendrai tout ! Allez, et parlez de ma part.

FABRICE

Quoi ! Souffrir qu'on t'enlève, et même en ma présence.

CLIMÈNE

Non ; si tu t'aperçois de quelque violence ;
Avance à mon secours, cependant cache-toi,
Et ne me laisse encore à craindre que pour moi.
Que cherchez-vous, Valère, en ces lieux à telle heure ?

1190

VALÈRE

Je ne souhaitais pas de rencontre meilleure :
Un carrosse, à présent vous attend ici près,
Je vous y dois conduire, et j'en ai l'ordre exprès.

1195

CLIMÈNE

De qui vous vient cet ordre ?

VALÈRE

Il vient du Duc , mon maître,
Qu'ici, pour Souverain , chacun doit reconnaître.

CLIMÈNE

Tout Souverain qu'il est, il doit pourtant savoir
Que l'âme de Chimène est hors de son pouvoir ;
Mon coeur dépend d'un autre, et quoi qu'il puisse dire,
Ce n'est pas un sujet qui soit sous son empire.

1200

VALÈRE

Madame, je vous plains, mais il faut obéir.

CLIMÈNE

Croit-il se faire aimer, comme on se fait haïr ;
 Perdant la liberté, pense-t-il que je prenne 1205
 Pour des effets d'amour tant de marques de haine ;
 De son inimitié que peut-on redouter,
 Si, quand il m'aime, il cherche à me persécuter ?

VALÈRE

Je suis autant forcé que vous êtes contrainte.
 Mais, quoi ! Votre âme en vain s'abandonne à la plainte : 1210
 Suivez-moi promptement ou je vais...

LE DUC

Arrêtez !
 Pour souffrir qu'on m'outrage elle a trop de beautés ;
 Ou plutôt quelque peine où sa rigueur m'engage,
 J'ai trop de passion pour souffrir qu'on l'outrage. 1215
 Oui, de votre mépris, confus, désespéré,
 À votre enlèvement je m'étais préparé ;
 J'en attendais l'issue, et j'avouerai, Madame ,
 Que l'amour surmontait le respect dans mon âme :
 Mais à vos premiers mots par un soudain retour, 1220
 Le respect, dans mon âme, a surmonté l'amour !
 Cessez, cessez de craindre, ô merveille charmante,
 L'ardeur de cet amour , un peu trop violente :
 Votre coeur dût-il être aussi dur qu'un rocher,
 J'emploierai le respect tout seul pour le toucher ; 1225
 J'ai plus de passion que vous n'avez de haine,
 Partout où je serai, vous serez souveraine ;
 Et je tiendrai mon sort trop heureux et trop doux,
 Non de donner des lois, mais d'en prendre de vous.

CLIMÈNE

Je rendrais grâce au Duc d'un aveu si propice,
Si je pouvais flatter l'ennemi de Fabrice.

1230

CLIMÈNE

Encore que sa perte ait lieu de m'obliger,
Puisqu'elle vous afflige, elle doit m'affliger ;
Mais il court sur ce point ; un bruit qui m'épouvante
On dit que ce fantôme à vos yeux se présente.

1235

CLIMÈNE

Ce bruit n'a rien de faux ; il est vrai qu'en ces lieux
Fabrice, après sa mort s'est offert à mes yeux.

LE DUC

Afin de dissiper les craintes dangereuses,
Que vous pourraient causer des visions fâcheuses ;
Quatre ou cinq de mes gens, et des mieux résolus
Auront ordre, à l'instant de ne vous quitter plus.

1240

CLIMÈNE

Ah ! Seigneur, ce n'est pas ce que je vous demande.

LE DUC

C'est le moindre devoir qu'il faut que je vous rende !
Souffrez que l'on vous garde.

CLIMÈNE

Il n'en est pas besoin.

1245

LE DUC

Votre repos me touche, et j'en dois prendre soin.

CLIMÈNE

Au lieu de m'obliger votre dessein me blesse,
Mes désirs, de ce soin, dispensent votre Altesse.

LE DUC

Ce serait vous trahir que suivre vos désirs,
La vision d'un mort accroît vos déplaisirs.
Permettez ?

1250

CLIMÈNE

Non, Seigneur, défendez qu'on me suive,
La vision m'en plaît, je crains qu'on ne m'en prive.

LE DUC

Ce spectre troublera toujours votre raison.
Tant que vous resterez seule en cette maison.

1255

CLIMÈNE

S'il ne tient qu'à changer de logis pour vous plaire,
Dès ce même moment je veux vous satisfaire ;
Le logis de Carlos au mien se trouve joint.

LE DUC

Si vous en faites choix, je n'y contredis point.
Sa mère est fort prudente, et ses conseils solides
Seront un grand secours pour vos esprits timides ;

1260

Souffrez que je vous mène en son appartement.

(Bas.)

CLIMÈNE

Seigneur, cette prière est un commandement.
De le suivre en ce lieu je ne puis me défendre,
Puisqu'aussi bien Fabrice a dessein de s'y rendre.

1265

FABRICE

De quoi donc si longtemps peut-elle discourir ?
Mais, Dieux ! Le Duc l'emmène ; allons la secourir.

LE DUC

Ce fantôme est l'effet d'une triste pensée,
Tous les sens sont troublés, lorsque l'âme est blessée.

FABRICE

Éteignons la lumière.

1270

LE DUC

Enfin, je vous promets
Qu'il n'est point de fantôme, et qu'il n'en fut jamais ;
Mais, que vois-je, ô prodige ! Ah, Ciel ! Quelle est ma peine.

FABRICE

C'est Fabrice qui vient vous arracher Climène.

CLIMÈNE (*à part*)

Fabrice ! À quel danger es-tu venu t'offrir ?

1275

FABRICE

Sauve-toi, ma Climène, ou laisse-moi périr.

CLIMÈNE

Mes jours sont en péril lorsque tu te hasardes ;
Je m'éloigne ; suis-moi.

LE DUC

Que l'on s'avance, Gardes :
Je veux être éclairci ; ne m'abandonnez pas.

1280

FABRICE

Climène est éloignée ; allons suivre Tes pas. «

VALÈRE

N'en doutez point, Seigneur, c'est l'ombre de Fabrice.

LE DUC

N'importe ; il faut encor que je m'en éclaircisse.

SCÈNE IV

Carlos, Valère, Le Duc, suite.

CARLOS *(sortant de la mine)*

Secourons notre ami ; ce bruit me fait juger
Que ses jours, en ces lieux, courent quelque danger.

1285

VALÈRE

D'un fantôme trompeur la prise est impossible,
Il est pris toutefois, et c'est un corps sensible.

LE DUC

Ah ! Traître ! Ah ! Le plus grand de tous mes ennemis.

CARLOS

Ah, Seigneur ! Quel forfait Carlos a-t-il commis ?
Vous n'avez jamais eu de sujet plus fidèle.

1290

LE DUC

Qu'entends-je ? C'est Carlos, la surprise est nouvelle ;
Tous mes raisonnements se trouvent ici vains,
Venez-vous d'enlever Climène de mes mains.

CARLOS

Moi, Seigneur, nullement ; le bruit qu'on vient d'entendre,
Pour en savoir la cause, en ce lieu m'a dait rendre.

1295

LE DUC

Qui donc en ce jardin est venu m'arrêter ?

VALÈRE

C'est l'ombre de Fabrice, en pouvez-vous douter ?
Nous en pouvons tous rendre un fort sûr témoignage,
Nous avons bien connu sa voix et son visage.

LE DUC

Je les ai remarqués aussi distinctement.

1300

CARLOS

De Fabrice, Seigneur, c'est l'Ombre assurément.

LE DUC

Ce prodige me laisse en une étrange peine,
À quitter ce logis j'avais porté Climène,
Et jusqu'en sa maison j'allais l'accompagner,
Quand ce spectre est venu, qui l'a sait éloigner.

1305

CARLOS

Ainsi que vous, Seigneur, ce succès m'épouvante.

LE DUC

Carlos, il faut trouver cette beauté charmante.
Et pour sa sûreté, la conduire chez toi.
Cherche de ce côté : vous autres, suivez-moi.

CARLOS

Ah, Ciel ! Tout est perdu ; la fourbe est avérée,
Si Fabrice est trouvé, sa perte est assurée ;
Mais si, malgré la nuit, je ne m'abuse pas,

1310

J'aperçois qu'une femme adresse ici ses pas.

SCÈNE V

Carlos, Climène.

CLIMÈNE

Fabrice, est-ce toi...

CARLOS

Non...

1315

CLIMÈNE

Ah ! Ma peine est extrême.

CARLOS

Si ce n'est lui, du moins, c'est un autre lui-même.
C'est Carlos...

CLIMÈNE

Ah, Seigneur ! Quel malheur est le mien.

CARLOS

J'ai su votre disgrâce, et n'en ignore rien,
J'ai tout appris du Duc, qui, brûlant de colère
Vous cherche avec un soin qui n'est pas ordinaire.

1320

CLIMÈNE

Fabrice est en ces lieux ; s'il allait le trouver.

Il serait impossible après de le sauver :
Carlos, si vous l'aimez, détournez ses disgrâces, 1325
Pour rejoindre le Duc, marchez dessus ses traces,
Afin de l'éloigner, il le faut avertir,
Que de ce lieu fatal je suis prête à sortir ;
Et qu'enfin j'ai promis ici de vous attendre,
Four en votre logis avecque vous me rendre. 1330

CARLOS

J'y cours : vous, essayez d'avertir votre amant ;
Et, surtout, rendez-vous en ce lieu promptement.

CLIMÈNE

La fortune pour moi n'est pas assez propice,
Pour souffrir qu'à présent je rencontre Fabrice,
Avecque trop d'ardeur son courroux me poursuit 1335
Pour m'accorder ce bien : toutefois, j'ois du bruit :
Possible que l'amour, favorable à mes flammes,
Guide ici mon amant ; mais quoi, ce sont deux femmes,
Elles m'ont aperçue, ou je m'abuse fort,
Allons chercher Fabrice, et fuyons leur abord. 1340

SCÈNE VI

Jacinte, Isabelle.

JACINTE

C'est Climène ; approchez avec toute assurance,
Et souffrez qu'au logis je rentre en diligence,
Ma conduite et mes soins ici sont superflus.

ISABELLE

Demeure : elle s'éloigne, et je ne la vois plus,
Marchons dessus ses pas, et prenons cette route.

1345

JACINTE (*à part*)

Dieu si j'allais trouver l'esprit que je redoute.

ISABELLE

Tu sais tous ces détours, et tu m'y peux guider ;
Passe devant...

(*À part.*)

JACINTE

Quoi moi ? Dieu m'en veuille garder,
Je sais bien mon devoir, quoique fille grossière,
Madame, c'est à vous de passer la première :
Ah ! Si l'esprit venait punir ma trahison.

1350

ISABELLE

Mais tu trembles...

JACINTE

Hélas ! Ce n'est pas sans raison.

ISABELLE

Demeure donc ; sans toi je vais suivre Climène.

1355

(*Haut.*)

JACINTE (*bas*)

Elle me laisse seule : ah ma perte est certaine.
Madame, où courez-vous ?

ISABELLE

N'arrête point mes pas.

JACINTE

Vous dussiez-vous fâcher, vous ne la suivrez pas.

ISABELLE

Ton importunité, sans mentir est extrême :
Pourquoi m'arrêtes-tu ?

1360

JACINTE

Parce que je vous aime,
Vous seriez en péril, si vous alliez plus loin,
Votre salut m'est cher, et j'en veux prendre soin.

ISABELLE

Laisse-moi...

1365

JACINTE

Non ; sachez une chose incroyable,
Il revient en ces lieux un esprit effroyable.

ISABELLE

Est-ce un esprit follet...

JACINTE

Non ; il n'est point plaisant.
C'est plutôt un esprit malin et malfaisant,

1370

ISABELLE

Qui te l'a dit...

JACINTE

Mes yeux, Madame; et je vous jure
Que je l'ai vu vingt fois sous diverse figure ;
Tantôt en forme d'homme, et puis en loup-garou
Et chaque fois tout prêt de me tordre le cou.

1375

ISABELLE

Climène donc ici n'est pas en assurance.

JACINTE

Je ne sais ; mais je crois qu'ils ont fait connaissance,
Ils s'accordent fort bien. Mais je l'avais bien dit,
En forme de géant voici venir l'esprit.

SCÈNE VII

Fabrice, Jacinte, Isabelle.

FABRICE

C'est Jacinte, et Climène est sans doute avec elle.

1380

JACINTE

Elle approche, ah fuyons, sa rencontre est mortelle.

ISABELLE

C'est à moi qu'il s'arrête : ô Ciel ! Que j'ai d'effroi !

FABRICE

Climène, c'est Fabrice ; arrête ; écoute-moi.

ISABELLE (*bas*)

Parlons bas ; c'est mon frère : ah, Dieu ! Quelle surprise.
Feignons, pour découvrir quelle est son entreprise.

1385

FABRICE

Le Duc, à qui mes soins viennent de t'arracher.
Sans doute, en ce moment, s'emploie à te chercher ;
Ne perdons point de temps pour fuir sa violence,
Au logis de Carlos passons en diligence :
De plus, je crains ma soeur, car chez mon père au soir,
Elle me témoigna qu'elle viendrait te voir ;
S'il faut qu'elle me voie, au même instant mon père.
Qui me croit déjà loin, apprendra le contraire,
Ce n'est pas que ma soeur soit fine au dernier point,
Elle est fort innocente, et ne me nuira point ;
Mais elle a le défaut de ne pouvoir rien taire.

1390

1395

ISABELLE

Vous m'obligez beaucoup ; continuez, mon frère.

FABRICE

C'est ma soeur Isabelle ? Ah quel est mon malheur.

ISABELLE

Poursuivez donc.

FABRICE

Hélas ! J'en ai trop dit, ma soeur
Excuse d'un amant la faiblesse et les craintes,
Si ton coeur ressentait de pareilles atteintes,
Tu saurais que le Dieu qui préside aux amours,
Est un enfant timide, et qui tremble toujours.

1400

ISABELLE

Des maximes d'amour je suis fort ignorante,
Et, pour les bien savoir, je suis sort innocente.
Quant à votre séjour que j'apprends à regret,
Ce secret su de moi n'en est pas moins secret :
Je veux en vous montrant que je sais bien me taire
Être meilleure soeur, que vous n'êtes bon frère.

1405

1410

FABRICE

C'est avoir pour moi des sentiments trop doux.

ISABELLE

J'entends quelqu'un marcher, mon frère éloignez-vous.

FABRICE

Je suivrai ton avis, sors de cette demeure,

Et t'en vas chez Carlos, je te suis tout-à-l'heure.

SCÈNE VIII

Le Duc, Carlos, Isabelle , Suite.

CARLOS

Vous voyez en ce lieu Climène qui m'attend.

1415

LE DUC

Conduis-la, c'est assez, je sortirai content.

CARLOS *(à Isabelle)*

Madame, c'est Carlos, suivez mes pas sans crainte ;
Parlez bas.

ISABELLE *(à part)*

C'est Carlos ; suivons-le sans contrainte.

LE DUC

Gardes, suivez Climène, il faudra pour ce soir
Que mes yeux soient privés du bonheur de la voir,
Mon amour à la suivre en vain me sollicite ?
Différons à demain de lui rendre visite,
Le bien que j'en attends serait trop acheté,
S'il coûtait à Climène une importunité ?
Sortons, et flattons-nous encor de l'espérance,
Qu'on vient à bout de tout par la persévérance ;
Et qu'il n'est point de coeur, soit de bronze ou de fer,
Que des feux bien ardent ne puissent échauffer.

1420

1425

SCÈNE IX

Climène, Fabrice, Le Duc.

CLIMÈNE

Fabrice...

1430

FABRICE

Ma Climène...

LE DUC *(à part)*

Ah ciel ! Qu'ai-je entendu ?
Mon jugement ici se trouve confondu,
Climène suit Carlos, quel charme que j'ignore,
Avec l'ombre d'un mort la fait trouver encore.

1435

CLIMÈNE

Chacun est retiré ; nous sommes seuls enfin,
Et le Duc à présent n'est plus en ce jardin :
Je viens d'ouïr un bruit de gens qui se retirent,
Achevons le dessein où nos souhaits aspirent ;
Pressons notre retraite, et fuyons sans terreur
L'amour de ce tyran pour qui j'ai tant d'horreur.

1440

LE DUC *(à part)*

Dans un gouffre d'erreurs ce prodige me plonge.
Est-ce une vérité ? Serait-ce point un songe ?

FABRICE

Hâtons-nous ; mais je crains que dans l'obscurité,

Tu n'entres dans la mine avec difficulté.

1445

CLIMÈNE

Il faut de ce jardin sortir d'autre manière,
Il m'est aisé d'ouvrir la porte de derrière :
J'en ai pris dessus moi la clef secrètement,
Nous pouvons chez Carlos passer commodément,
Et dès qu'il fera jour je serai préparée
De suivre ta fortune en toute autre contrée.

1450

FABRICE

Par quels remerciements.

CLIMÈNE

Hâtons-nous de sortir,
Ne perdons point de temps ; suis-moi sans répartir.

(Le Duc, courant pour secourir Climène, tombe dans la mine.)

LE DUC

Il n'en saut point douter ; la chose est très certaine,
Fabrice, vif ou mort, enlève encor Climène,
Ha je ne puis souffrir cet outrage à mes yeux,
Allons ; il faut nous perdre ou la sauver... Ah, Cieux.

1455

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Carlos, Isabelle, dans une salle du logis de Carlos.

CARLOS

Que vois-je ? Qu'ai-je sait ? Ah rencontre cruelle,
Ne m'abusé-je point ? Est-ce vous Isabelle ?

1460

ISABELLE

Qu'entends-je ? Quoi ! Carlos, vous me méconnaissez !
Mes traits, en un instant, se sont-ils effacés ?
Non ; ils me sont restés ; et j'ai bien lieu de croire
Que, s'ils sont effacés, c'est de votre mémoire.

CARLOS

Ce soupçon est injuste ; avec sincérité
Je vous veux, sur ce point, dire la vérité.

1465

ISABELLE

Quelle sincérité de vous peut-on attendre ?

CARLOS

Ne me condamnez point avant que de m'entendre ;
J'avais fait un dessein qui n'a pas réussi,
Je prétendais conduire une autre femme ici ;
J'avouerai qu'à regret je vous vois en sa place,
Et que votre présence, en effet, m'embarrasse :
Mais...

1470

ISABELLE

Il suffit, ingrat, ton crime est confessé,
Et plus sincèrement que je n'aurais pensé.

1475

CARLOS

Souffrez que je m'explique.

ISABELLE

Il n'est pas nécessaire :
Quelle explication pourrait être plus claire.

CARLOS

Écoutez ce qui reste.

ISABELLE

Ah ! Je n'écoute plus,
Tous tes déguisements sont ici superflus.

1480

CARLOS

Mais sachez...

ISABELLE

le n'ai rien à savoir davantage,
Ne m'as-tu pas appris que ton âme est volage ;
Tu prétendais conduire une autre femme ici,
Tu veux que je le croie, et je le crois aussi.

1485

CARLOS

Je n'ai...

ISABELLE

Tu n'as pour moi que froideur et qu'audace.
Avec regret, dis-tu, tu me vois en sa place,
Et d'une injuste ardeur ton esprit emporté.
Passe de l'inconstance à l'incivilité.

1490

CARLOS

Souffrez que je vous parle !

ISABELLE

Hé ! Que me peux-tu dire ;
Que d'un plus digne objet tu reconnais l'empire,
Qu'à ses charmes ton cœur en vain a résisté,
Et que pour t'acquérir j'ai trop peu de beauté.

1495

CARLOS

Ah ! Prenez moins de soin à vous tromper vous-même.
Et soyez moins injuste envers moi qui vous aime !

ISABELLE

Je perdrai peu, perdant un coeur comme le tien,
Il est fourbe, il est lâche, et je n'y prétends rien !
Adieu.

1500

CARLOS

Quoi, sans m'entendre ! Ah demeurez de grâce !
Arrêtez.

ISABELLE

Ma présence en ce lieu t'embarrasse.

CARLOS

C'est la vérité même.

1505

ISABELLE

Ingrat la vérité ?

CARLOS

Vous ne sortirez point sans m'avoir écouté !
Souffrez que, sur ce point, j'explique ma pensée.

ISABELLE

De tes discours encor je serais offensée.

CARLOS

Ce que je vous dirai se peut vérifier.

1510

ISABELLE

Non, non, je te défends de te justifier.

CARLOS

Pour la dernière fois, laissez-moi dire encore,
Que ce n'est que vous seule aujourd'hui que j'adore.
Que je suis tout à vous.

ISABELLE

Hé bien ! Fais-moi donc voir
S'il me reste en ton âme encor quelque pouvoir.

1515

CARLOS

Madame, commandez, vous serez satisfaite.

ISABELLE

Ne dis rien qui t'excuse, et souffre ma retraite ;
Je l'ordonne ? Obéis.

CARLOS

Pour un parfait amant,
C'est crime d'obéir un peu trop promptement.

1520

ISABELLE

Non, non ; sur ton esprit si j'ai quelque puissance,
Contre encor ton respect par ton obéissance.

CARLOS

L'amour, par des respects se sait mal exprimer !
Qui sait bien obéir ne sait pas bien aimer :
Ce conseil favorable, ô Beauté trop cruelle,
Fut donné pour Carlos.

1525

ISABELLE

Oui, pour Carlos fidèle ;
Mais ce conseil fatal dont tu présumes tant,
Ne sut jamais donné pour Carlos inconstant.

1530

CARLOS

Quel est mon crime ?

ISABELLE

Ingrat ! Je veux bien te l'apprendre j
J'ai toujours eu pour toi je ne sais quoi de tendre,
Et ce je ne sais quoi commençait en ce jour
D'être peu différent de ce qu'on nomme amour :
J'étais amante, enfin, alors que pour ma peine,
J'ai su que mon amour n'a produit que ta haine ;
Oui, tu n'es plus atteint quand je me sens toucher,
Je deviens importune à qui me devient cher ;
Lorsque mon feu paraît, ta flamme est consommée ;
Et commençant d'aimer, je cesse d'être aimée.
Aimée ! Ah qu'ai-je dit, j'apprends par les effets,
Que tu feignis toujours, et ne m'aimas jamais :
Ingrat pour t'excuser, que pourrais-tu répondre.
Un reproche si doux a droit de te confondre.
Pour te justifier tu ne t'empresses plus,
Tu reconnais ton crime, et tu restes confus.

1535

1540

1545

CARLOS

Cette confusion , qui dans mes yeux s'exprime,
Vient de votre injustice et non pas de mon crime.

ISABELLE

Défends-toi ! Qu'ai-je dit que tu puisses nier ?

1550

CARLOS

Vous m'avez défendu de me justifier ;
De mes discours encor vous seriez offensée.

ISABELLE

Non, non, parlez Carlos, ma colère est passée ;
Fussiez-vous inconstant, m'eussiez-vous pu trahir,
Je pourrai bien me plaindre, et non pas vous haïr ;
Et quelque changement que vous fassiez paraître,
Vous serez excusé, si vous le voulez être.

1555

(Il lui baise la main.)

CARLOS

Dessus vos belles mains, pour cet aveu charmant,
Que j'exprime ma joie et mon ressentiment.

SCÈNE II

Alphonse, Isabelle, Carlos.

ALPHONSE

Que vois-je ?

1560

CARLOS

Vos soupçons me font un tort extrême.

ISABELLE

Mes soupçons à Carlos sont savoir que je l'aime.

ALPHONSE

Vous l'aimez !

ISABELLE *(à part)*

Dieu ! Qu'entends-je ?

CARLOS *(à part)*

Ô sort trop inhumain.

1565

(Haut.)

ISABELLE *(à part)*

Il saut me disposer à mourir de sa main :
Mon père ?

ALPHONSE

Indigne objet de ma juste colère,
Je suis ton ennemi, je ne suis plus ton père.
Quoi ! Perdant à la fois l'honneur et la raison, 1570
Tu viens chercher Carlos de nuit en sa maison :
Et, méprisant le cloître où je t'ai destinée,
À de lâches amours tu t'es abandonnée !

ISABELLE

De grâce, écoutez-moi, faites-vous cet effort,
Me refuserez-vous ? 1575

ALPHONSE

Oui, tout hormis la mort.

CARLOS

Souffrez que l'équité par ma bouche s'exprime,
Je suis seul criminel si sa flamme est un crime.
Oui, si c'est un forfait, daignez vous souvenir,
Que c'est moi qui le cause, et qu'on doit seul punir : 1580
Sans être plus humain, soyez plus équitable ;
Conservez l'innocente, et perdez le coupable.

ISABELLE

Non ; soyez contre moi seulement animé,
Si c'est crime qu'aimer, c'est vertu qu'être aimé ;
Tout ce que pour Carlos je ressens de tendresse, 1585
Témoigne son mérite, et fait voir ma faiblesse ;
Et si ma passion est digne du trépas,
Je suis seule coupable, et Carlos ne l'est pas.

ALPHONSE

Tu mourras donc, perfide.

CARLOS

Ah ! Perdez cette envie.

1590

ALPHONSE

Carlos avec l'honneur ôtez-moi donc la vie :
Pour assurer son crime, il le faut achever,
Et si l'on ne me perd, on ne la peut sauver :
Ma mort peut seulement empêcher son supplice,
Et s'il faut que je vive, il faut qu'elle périsse.

1595

CARLOS

Ne craignez rien de moi, j'ai du respect pour vous ;
Et puisque je n'ai pu calmer votre courroux,
Loin de combattre encor cette fureur cruelle,
Je ne vous presse plus que de perdre Isabelle.

ISABELLE

Quoi ! Vous pressez ma perte ! Ah c'est dans ce moment
Que je puis du destin me plaindre justement :
Je me plains de vous voir, avec tant d'injustice,
Être plutôt mon juge ici que mon complice !
J'allais mourir, Carlos, et mon sort m'était doux ,
Quand je songeais qu'au moins j'allais mourir pour vous ;
Mais je ne croyais pas que dans cette aventure,
L'Amour dût me trahir ainsi que la Nature ;
Et qu'enfin je ne dusse entrer au monument ,
Que par le coup d'un père et l'arrêt d'un amant.

1600

1605

CARLOS

Madame, je n'ai dit que ce que j'ai du dire ! 1610
Oui, Seigneur, puisqu'il faut que votre fille expire,
Et qu'en vain je viendrais empêcher son trépas ;
Contentez-vous ? Frappez, mais ne vous trompez pas ;
Portez ici vos coups, c'est-là qu'est Isabelle ;
C'est-là qu'elle est amante, et qu'elle est criminelle ! 1615
C'est-là, pour la punir, qu'il la faut attaquer ;
En me perçant le coeur, on ne la peut manquer.

ISABELLE

Ah ! Ne le croyez pas ! Tournez ici vos armes.

(Haut.)

ALPHONSE *(à part)*

Prêt à verser mon sang, je sens couler mes larmes,
Ma colère s'éteint, et par un prompt effet. 1620
Je reste seul vaincu du combat qu'ils ont fait.
Feignons encor pourtant.
Carlos, votre artifice,
Pour bien peu de moments retarde son supplice ;
Mais sur ce qui m'amène ôtez-moi de souci, 1625
Dites-moi si mon fils n'est point encore ici :
S'il retrouve en ces lieux sa mort n'est que trop sûre.

CARLOS

Il n'est point en ces lieux, et je vous en assure.

ALPHONSE

Je n'en veux point douter, puisque vous l'assurez.

SCÈNE III

Fabrice, Alphonse, Climène, Carlos, Isabelle.

FABRICE

Enfin des mains du Duc nous sommes délivrés.

1630

ALPHONSE

Ô Ciel ! Est-il possible ?

FABRICE

Ah ! Funeste rencontre.

ALPHONSE (*à Carlos*)

Quoi ! Fabrice à mes yeux encore, ici se montre :
J'avais à vos discours donné trop de crédit.

CARLOS

Il n'était point ici lorsque je vous l'ai dit.

1635

ALPHONSE

Ô toi, fils aveuglé ! Par quelle ingratitude,
Fondes-tu tes plaisirs sur mon inquiétude ;
Dis-moi, tout sentiment est-il éteint en toi.
De la nature enfin méconnais-tu la loi ?

Qui te fait mépriser les volontés d'un père,
À qui tu sais, ingrat, que ta vie est si chère ;
Et pourquoi violant toutes sortes de droits,
Fais-tu si peu d'état du jour que tu me dois.

1640

FABRICE

Le soin de mon salut vous donne trop de peine,
J'aime le jour, Seigneur ; mais bien moins que Climène.

1645

ALPHONSE

Je t'avais commandé de quitter ce séjour.

FABRICE

J'en avais un autre ordre.

ALPHONSE

Et de qui ?

FABRICE

De l'amour.

ALPHONSE

L'Amour ne fait des lois, que pour qui veut en prendre,
Et la raison alors te le devait défendre.

1650

FABRICE

Ah, Seigneur, la raison m'avait abandonné,
Et pour pouvoir partir j'étais trop enchaîné.

ALPHONSE

Peux-tu rester sans honte auprès d'une infidèle ?

FABRICE

Ma Climène est constante autant comme elle est belle ;
D'un injuste soupçon j'avais l'esprit frappé,
Elle est prête à me suivre, et je suis détrompé.

1655

ALPHONSE

À te suivre.

CLIMÈNE

Oui, Seigneur, je m'y suis engagée :
Si son sort est changé, je ne suis point changée.

1660

ALPHONSE

J'avais toujours douté, jusques à ce moment,
Qu'une femme jamais pût aimer constamment ;
Mais si dans votre amour quelque raison vous reste,
Hâtez-vous de sortir de ce pays funeste.

FABRICE

Il n'est rien qui demain, puisse arrêter nos pas.
Seigneur, je vous le jure.

1665

CARLOS

Ami, n'en jurez pas.

FABRICE

Si vous ne le croyez, votre erreur est extrême.
Qui peut nous arrêter ?

CARLOS

C'est peut-être moi-même.

1670

FABRICE

Vous.

CARLOS

Oui ; soyez instruit d'un triste événement.
Qui doit être à tous deux funeste également.
Sachez qu'une infortune, à nulle autre seconde,
Met Climène en ma garde, et veut que j'en réponde :
J'en ai l'ordre du Duc ; et, pour dernier malheur,
J'ai cru prendre Climène, et j'ai pris votre soeur.

1675

ISABELLE

Quoi ! C'est donc le sujet qui tantôt a fait naître
Le trouble que d'abord vous avez fait paraître.

CARLOS

Avec peu de raison vous en avez douté ;
Mais connaissez ma peine en cette extrémité :
Si Climène s'enfuit il faudra qu'au lieu d'elle,
Aux passions du Duc j'abandonne Isabelle.
Je l'aime ; il n'est plus temps de vous rien déguiser,
Jugez en ce péril si je dois l'exposer !

1680

1685

FABRICE

Notre malheur est grand.

ALPHONSE

Bien moins qu'il ne nous semble ;
Pour ne craindre plus rien, partez tous quatre ensemble !
Le Duc à s'apaiser après sera réduit.

CARLOS

Ce moyen est fort sûr, mais d'où provient ce bruit ?

1690

SCÈNE IV

Célin, Alphonse, Carlos, Fabrice, Climène, Isabelle.

CÉLIN (à Carlos)

Plusieurs hommes, Seigneur, armés de hallebardes,
Désirent vous parler.

CARLOS

C'est le Duc et ses Gardes ;
Leur dessein me surprend.

ALPHONSE

Tout mon espoir se perd.
Carlos assurément mon dils est découvert.

1695

(Il leur montre un mur qu'on tourne sur un pivot de fer.)

CARLOS

Nous serons, sur ce point, éclaircis tout-à-l'heure !
Que, sans clarté, Fabrice en cet endroit demeure ;
Et s'il se peut douter qu'on le vienne chercher,
Derrière ce faux mur il pourra se cacher !
Vous voyez comme il tourne : avant sa mort mon père,
 Craignant ses ennemis, en secret le fit faire,
 Et je sais qu'il n'est point d'esprit assez adroit
 Pour pouvoir découvrir Fabrice en cet endroit.

1700

ALPHONSE

Fais-toi ce peu d'effort pour assurer ta vie.
Ton père t'en conjure.

1705

CLIMÈNE

Et Climène t'en prie.

FABRICE

J'obéis comme fils ; j'obéis comme amant.

CARLOS

Cessons de discourir, et sortons promptement.

FABRICE *(seul)*

Ciel ! Faut-il que toujours et je craigne et j'espère,
 Et qu'un amour si juste ait le sort si contraire ?
 Le Duc aime ; on l'abhorre ; et je reconnais bien
 Que je dois craindre tout de qui n'espère rien ;
 Et que sur toute chose il est dangereux d'être
 Concurrent de son Prince, et rival de son maître ;

1710

1715

Mais quoi ! N'entends-je pas ici quelqu'un un marcher,
Qui témoigne de moi se vouloir approcher ?

SCÈNE V

Le Duc, Fabrice.

LE DUC

Après avoir passé par une étroite route ,
J'entre en un lieu plus grand, et ne sors point de doute.
Mon espoir se confond et n'a point de clartés 1720
Qui puissent m'éclaircir dans ces obscurités !
Suis-je entre les mortels ? Suis-je au creux de quelqu'autre !
Suis-je encor sur la terre, ou suis-je dans son centre :
Fabrice massacré s'offre à mon souvenir ;
Le Ciel de son trépas me voudrait-il punir ? 1725
J'ois du bruit, qui va là ?

FABRICE

C'est Fabrice.

LE DUC

Fabrice !
Quoi ! Son fantôme ici paraît pour mon supplice !
Et, pour être puni des maux qu'il a soufferts ; 1730
Je suis donc descendu tout vivant aux Enfers !

(Haut.)

FABRICE *(à part)*

J'entends la voix du Duc qui m'est assez connue ;

Je n'en douterai plus pour peu qu'il continue.
Seigneur Duc, c'est donc vous ?

LE DUC

Tu ne t'abuses pas. 1735
Oui, Fabrice, je suis l'auteur de ton trépas :
Je ne te dirai rien pour me sauver la vie,
Tu peux l'ôter , sans crime à qui te l'a ravie.
Tout l'effroi qui me reste en un si triste sort,
Ne vient que de mon crime et non pas de ma mort ; 1740
Et si dans ce moment quelque douleur m'accable,
Ce n'est pas de mourir, mais de mourir coupable.

(Haut.)

FABRICE (à part)

Il me croit toujours mort ; profitons de l'erreur.
Duc, vous avez sujet de craindre ma fureur,
Votre sort maintenant se trouve en ma puissance, 1745
Rien ne vous peut soustraire au cours de ma vengeance,
Je puis sacrifier tout votre sang au mien ;
Mais vous êtes mon Prince, et je n'en ferai rien ;
J'abhorre l'injustice, et malgré ma colère,
Seigneur, j'aime encor mieux la souffrir que la faire. 1750

LE DUC

Plus ton respect pour moi se fait encore voir.
Plus ta perte est injuste, et plus mon crime est noir ;
Mon forfait en devient doublement condamnable ;
Et moins tu me punis, plus je suis punissable !
Mais si ton ombre encor prétend me respecter, 1755
Qui t'oblige en tous lieux à me persécuter ?

D'où vient que tu me fais des faveurs imparfaites ?
Pourquoi me poursuis-tu ? Qu'est-ce que tu souhaites ?

FABRICE

Puisque vous l'ordonnez, Seigneur, je vais parler.
Sachez, s'il m'est permis de ne vous rien celer,
Que vous ne sauriez voir là fin de cette peine,
Que vous n'ayez devant cessé d'aimer Climène.

1760

LE DUC

Cessé d'aimer Climène ! Ah ! C'est trop présumer ;
Je puis cesser de vivre, et non pas de l'aimer :
Pour rendre de tes vœux le succès infaillible,
Tu devais souhaiter une chose possible ;
Mais je t'abuserais, si je t'avais flatté
De l'espoir de cesser d'aimer cette beauté.

1765

FABRICE

C'est aimer en tyran, que d'aimer de la sorte.

LE DUC

Oui, oui, j'aime en tyran, je le sais ; mais n'importe,
Sache aussi que l'Amour, qui me donne la loi,
Est encore un tyran plus aveugle que moi :
Pour me forcer d'aimer cette ingrate maîtresse,
Il n'a que trop de force, et moi trop de faiblesse ;
Et je puis seulement te donner quelque espoir.
Non de ne l'aimer plus, mais de ne la plus voir.

1770

1775

FABRICE

Qui peut perdre l'objet, peut perdre aussi la flamme,

Ce que l'on ôte aux yeux, s'ôte aisément de l'âme :
De notre volonté l'amour tient son pouvoir,
Et pour cesser d'aimer, on n'a qu'à le vouloir :
Pour perdre tous vos feux, perdez toute espérance,
Et cédez pour jamais Climène à ma constance.

1780

LE DUC

Mais toi que prétends-tu, si je fais cet effort ?

FABRICE

L'épouser.

LE DUC

L'épouser ? Quoi ? Tu n'es donc pas mort.

1785

FABRICE (*à part*)

Qu'ai-je dit ?

LE DUC

Des vivants tu dois être du nombre,
Qui peut chérir un corps ne saurait être une ombre.
Parle, et crois que ta mort m'a coûté des regrets.

FABRICE (*à part*)

Il feint pour me connaître, et pour me perdre après.

1790

LE DUC

Il ne dit mot ? Cherchons ; mais de peur qu'il ne sorte,
Il est plus à propos de garder cette porte,

Pour savoir où je suis, il faut faire du bruit.
Holà, quelqu'un, à moi !

FABRICE

Ciel ! Où suis-je réduit ?
Avant qu'ici l'on vienne avec de la lumière,
Avançons vers ce mur, et nous cachons derrière.

1795

LE DUC

Nous sortirons d'erreur ; voici de la clarté,
Qui pourra m'éclaircir de ce dont j'ai douté.

SCÈNE VI

Le Duc, Carlos, Alphonse, Valère, Climène, Isabelle, Gardes.

CLIMÈNE

Voyons-nous pas le Duc.

1800

LE DUC

Vois-je encore ma maîtresse ?

VALÈRE

Ah, Seigneur ! En tous lieux nous cherchons votre Altesse.

LE DUC

Est-ce un enchantement ? Où suis-je ?

CARLOS

En mon logis.

LE DUC

Mais qu'est-il devenu ?

1805

ALPHONSE

Qui, Seigneur ?

LE DUC

Votre fils.

ALPHONSE

Mon fils n'est plus, Seigneur, votre Altesse s'abuse.

LE DUC

Je viens de lui parler ; ne chercher point de ruse.

ALPHONSE

Ce sont des visions.

1810

LE DUC

Ce sont des vérités :

Mais il n'a pu sortir ; cherchons de tous côtés.

ALPHONSE *(en parlant à Carlos)*

Ah ! Carlos, que je crains !...

CARLOS (*s'adressant à Alphonse*)

Ne craignez rien, vous dis-je.

VALÈRE

Seigneur, je n'ai rien vu.

1815

LE DUC

Ciel ! Quel nouveau prodige ;
Jugez si j'ai raison de me croire enchanté :
Je sortais du jardin, où j'étais seul resté,
Croyant voir devant moi le spectre de Fabrice,
Lorsque je suis tombé dedans un précipice ;
Et passant par des lieux que je ne connais pas,
J'ai porté jusqu'ici mon erreur et mes pas ;
Où, pour combler d'effroi mon âme épouvantée,
Son ombre devant moi s'est encor présentée,
Qui m'a parlé longtemps, pour me persuader
De n'aimer plus Climène, et de la lui céder.
Ce discours, qui m'a mis en quel qu'inquiétude,
M'a donné, de son sort, beaucoup d'incertitude :
J'ai douté qu'il fut mort ; mais surpris et confus,
J'apprends de ce succès qu'il faut n'en douter plus !
Plût au Ciel que sa mort ne fût point véritable.
Je serais délivré du remords qui m'accable.
Je lui ferais justice, et perdant tous mes feux,
Je me rendrais content, en le rendant heureux.

1820

1825

1830

ALPHONSE

La générosité n'est pas grande de plaindre
L'ennemi qu'on opprime, et qui n'est plus à craindre :
Vous croyez mon fils mort, et le plaignez en vain,

1835

Mais s'il était vivant, vous seriez moins humain.

LE DUC

Je tiendrais ma parole, Alphonse : je vous jure !
Par le Ciel, par Climène, et toute la nature !
Que si, par un miracle, à l'instant en ces lieux,
Fabrice, encor vivant, paraissait à mes yeux,
À ses justes désirs bien loin d'être contraire,
Il obtiendrait de moi cette Beauté si chère.

1840

SCÈNE DERNIÈRE

Fabrice, Le Duc, Alphonse, Carlos, Climène, Isabelle, Valère, Gardes.

FABRICE (*sortant de derrière le faux mur*)

Vous me voyez vivant, Prince trop généreux,
Tenez votre parole et me rendez heureux !

1845

LE DUC

Est-ce un fantôme ! Ô ciel !

ALPHONSE

Dissipez votre crainte,
C'est Fabrice vivant, et sa mort n'est que feinte.

FABRICE

J'attends de vos serments l'effet à vos genoux.

1850

LE DUC

Oui, je tiens ma parole, et Climène est à vous.

ALPHONSE

Favorisez, Seigneur, de tout point ma famille,
Et souffrez que Carlos épouse aussi ma fille !
Approuvez avec moi leurs désirs innocents.

CARLOS

Veuillez y consentir, Seigneur !

1855

LE DUC

Oui, j'y consens,
Je suis trompé, Carlos, et par votre artifice ;
Mais perdant mon amour, je perds mon injustice ;
Vous trahissez ma gloire à ne me pas trahir,
À qui commande mal, on doit mal obéir ;
Aux injustes desseins on peut justement nuire,
Suivez-moi cependant, et me venez instruire,
Par quel art mon rival, aussi constant qu'heureux,
A passé, dans ce jour, pour fantôme amoureux.

1860